

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

La loi des hommes

suivi de

Les rapports entre la prose et la poésie dans

« Le Ravissement de Lol V. Stein » de *Marguerite Duras*

par

Abner Rigaud

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

en littératures de langue française



Avril 2007

© Abner Rigaud, 2007

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La loi des hommes suivi de *Les Rapports entre la prose et la poésie*
dans «Le Ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras

présenté par :

Abner Rigaud

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Dupuis
président-rapporteur

Catherine Mavrikakis
directrice de recherche

Christiane Kègle
membre du jury

Résumé

La loi des hommes est un court roman, inspiré de faits réels. Le narrateur, Patrick, un Haïtien dans la quarantaine, exilé à Montréal, nous raconte son enfance. Jacmel, sa ville natale, est étroitement liée à l'évocation des souvenirs de Patrick. À l'âge de sept ans, celui-ci voit son univers s'effondrer. Son carnet de notes indique qu'il est vingt-troisième de sa classe. Son père, déçu de sa performance scolaire, lui inflige une volée mémorable ... Soudain, le garçon s'éteint avec la ville. Trente-cinq années se sont écoulées. Le roman débute. L'histoire du garçon croise une autre histoire, plus récente celle-là : celle de son ami, le docteur André Grosjean assassiné par « le Corps des Léopards » de Jean-Claude Duvalier.

Dans la partie «essai» de mon mémoire, je tenterai de comprendre l'acte poétique à l'œuvre dans le *Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras. Si Duras semble faire une différence entre la poésie des métaphores et celle qui vient briser le contenu narratif, n'abolit-elle pas, ainsi, les catégories génériques? Je pose, alors, les questions suivantes qui serviront de problématiques à mon «essai». Quelles temporalités travaillent le texte durassien? Quelle place conférer à la poésie dans le romanesque? Peut-on parler d'hybridité dans la narration? Comment concevoir à l'intérieur de la structure narrative une poésie qui ne serait pas simplement métaphorique mais qui participerait du récit et de sa temporalité?

Mots-clés : Roman- création- Duras-poétique- prose

Abstract

La loi des hommes is a short novel based on a true story. The narrator, Patrick, an Haitian about forty years old, living in exile in Montreal, recalls his childhood. Jacmel, his native town, is associated with his memories. At the age of seven, Patrick's world collapses. His report card indicates that he is ranked twenty-third among his classmates. His father, disappointed by his scholastic achievements, gives him a sound beating. Suddenly, Jacmel evaporates. As well as the boy. Thirty-five years went by. The writing of *La loi des hommes* begins. Patrick's personal ordeal crosses another story that takes place recently : The trials of his good friend, the doctor André Grosjean murdered by Jean-Claude Duvalier's infamous «Corps des Léopards».

As for the essay, the second part of my thesis, I will attempt to comprehend «the poetical act» that works in *Le Ravissement de Lol V. Stein* of M. Duras. If M. Duras appears to make a difference between «the figurative poetry» and the one that intervenes smoothly during the course of the narration, is she attempting to do away with the secular generic categories? I ask these following questions which are relevant to the problematic of my essay. What sorts of temporalities work the text of M. Duras? What is the place of poetry in the fiction? Is it possible to talk about the concept of hybridity within the narration?

Keywords : Novel- creative writing- Duras- poetic- prose

Table des matières

Résumé	iii
Abstract	iv
Remerciements	vi
La loi des hommes	1
Les rapports entre la prose et la poésie dans « Le Ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras	86
Bibliographie	119

Remerciements

Je tiens à remercier du plus profond du cœur ma directrice de recherche, Madame Catherine Mavrikakis. Sans son appui, ses conseils et ses commentaires constructifs, *La loi des hommes* serait restée «lettre morte».

Je voudrais aussi témoigner de ma gratitude à Madame Christiane Kègle, qui m'a donné le goût d'explorer l'univers mystérieux de Marguerite Duras.

Je suis reconnaissant envers mon amie, Madame Lily Bilodeau, du Département de science politique de l'Université de Montréal, qui a porté une attention soutenue à la présentation matérielle de ce mémoire.

La loi des hommes

La loi des hommes

À la mémoire d'un ami, le docteur André Grosjean tombé le 25 février 1985, à l'âge de quarante-neuf ans sous les balles assassines des Léopards de Jean-Claude Duvalier

Ma maison croule sous la neige. Mais elle fondra, la neige, car le soleil brille, l'hiver se meurt. La nature revit. La douceur du printemps apaise mon esprit.

Au Québec, il fait très froid. Je m'apparente à un arbre des tropiques, déraciné et transplanté, ici. Que fais-je, donc, dans ce pays?

Le soleil disparaît derrière les collines. Ma maison croule sous un fardeau de neige. Le gris du ciel se marie au blanc du paysage pour offrir le spectacle d'une extrême désolation. L'hiver, telle une pieuvre, étend ses froids tentacules autour de mon corps. Je grelotte. Je me demande chaque jour comment je fais pour continuer à vivre ici. Je sais fort bien que retourner en Haïti équivaut à me suicider (par personne interposée). Les salauds qui ont tué le docteur André Grosjean, ne courent-ils pas les rues de Port-au-Prince et celles des autres villes du pays? Le nom Boyer serait partout honni. «Si ce n'est pas toi, le coupable, disent-ils, c'est, donc, ton père». Si je ne peux retourner chez moi, suis-je, donc, condamné à vivre, ici, le reste de mes jours? Et si je partais encore une fois. Partir? Mais où? Une terre qui ressemble à la mienne, une terre où il ne fait pas si froid! Quel serait, alors, mon statut? Au Canada, ils me

collent l'épithète de «réfugié politique». Et si je décidais de partir vers le soleil de la Guadeloupe ou de la Guyane française, serais-je perçu comme un simple touriste? Perdrais-je dans ces pays tropicaux, mon titre de «réfugié politique»? Je dois avouer que je ne suis pas prêt à renoncer à une telle marque de distinction, car c'est elle qui, désormais, fonde mon existence; c'est elle qui me rappelle, à tout instant, la mort du docteur André Grosjean, celle de plusieurs de mes compatriotes victimes, chaque jour, de toutes sortes d'exactions.

Je resterai, donc, volontiers, loin du soleil, loin de la mer, au Québec. Dans le froid et la neige, je laisserai errer mes pensées, je laisserai courir ma plume sur ces feuilles froides et enneigées. Pour que les gens d'ici et d'ailleurs se souviennent.

Le 25 mars 1985, je me suis réfugié au Canada, suite à l'assassinat du docteur André Grosjean, un ami de mon père. Plusieurs années plus tard, désabusé, loin du soleil, loin de la mer ...Il y a l'histoire de Grosjean et la mienne qui se croisent, s'entrelacent au point de ne former qu'une seule et même histoire. Deux échos devenus lointains à Haïti.

À Jacmel, où j'ai grandi, j'ai toujours vu la *mer*. Elle était omniprésente. Elle ceinturait la ville, qui s'y reflétait comme dans un narcissisme béat. La *mer* faisait de Jacmel une ville princière. Elle lui servait d'auréole. En Haïti, où l'incurie administrative avait atteint un état endémique, toutes les villes s'étaient écroulées les unes après les autres. Port-au-Prince, la capitale, n'était plus qu'un dépotoir à ciel ouvert. Cap-Haïtien, la deuxième ville du pays, succombait sous la crasse. Gonaïves, la troisième, était dénudée. Et les autres! Il ne fallait pas les mentionner de peur de réveiller les fantômes qui les avaient investies depuis des lustres. Pourtant, au milieu de tant de malheurs, Jacmel rayonnait!

Je suis né à Jacmel. La *mer* a accompagné mon enfance. Les gens de mon quartier parlaient d'elle comme ils parleraient d'une personne. Ils l'investissaient de tous les pouvoirs. Ils la consultaient avant de prendre une décision dont leur vie pouvait dépendre. Ils écoutaient dans le recueillement ses messages, que les vagues charriaient dans l'air du soir.

J'avais six ans quand ma mère m'a fait toucher du doigt la *mer*. Cet événement a marqué mon enfance. Au contact de l'océan qui s'étendait à perte de vue, à ce premier toucher d'amour, un monde nouveau de possibilités m'était apparu. Je n'étais plus un

gamin! J'avais touché la *mer*, et mis le doigt dans la bouche. Je me souviens du goût acre et salé de l'eau marine. C'était le paradis.

Est-ce pourquoi la vie adulte me paraît si terne? Car depuis ce jour où j'ai touché la *mer*, je n'ai jamais connu un bonheur si grand. Je sais que je ne puis renouer avec le temps, qui laisse sur notre visage et dans nos cœurs les traces de son passage. Je sais que ma mère ne m'emmènera pas revoir la *mer*.

Je me souviens du moment où ma vie a basculé. J'avais sept ans.

Il faisait un soleil de plomb. Toute la ville avait pris d'assaut les plages, qui étincelaient sous la lumière du jour. Je revenais de l'école. C'étaient les grandes vacances d'été. De loin, j'aperçus mon père. Il était assis, seul, sur une chaise au balcon de la maison familiale. Je courus à sa rencontre, et parvenu tout près de lui, je me jetai dans ses bras en lui disant : « Papa, papa, regarde mon carnet de notes, regarde, je ne suis pas le dernier de la classe, c'est Jocelyn, le dernier » « Et, toi, me dit mon père, tu es soit le premier soit le deuxième, n'est-ce pas, mon fils? » « Non papa, répondis-je, j'ai terminé avant Jocelyn, je suis le vingt-troisième! » Je jubilais. Je répétais à tue-tête : « C'est Jocelyn, le dernier, c'est Jocelyn, le dernier ». Mon père me regarda. Je devinai que j'avais fait quelque chose de mal. Il m'invita à entrer dans la maison. Je pressentais un danger. J'entrai dans la maison comme un animal entre dans un abattoir. À l'intérieur, mon père s'empara d'un gros livre qui trônait sur son bureau; puis il me dit de sa voix de baryton :

- Sais-tu le titre de ce livre, fiston?
- L'Histoire d'Haïti, m'empressai-je de répondre.
- Bien, que sais-tu de notre histoire?
- Christophe Colomb découvrit Haïti en 1492. Il nomma l'île *Hispaniola* en souvenir de l'Espagne, son pays d'origine.
- Bien, continue ...
- Sur l'île vivaient plusieurs milliers d'Amérindiens; contraints par les Espagnols aux travaux forcés, ils seront tous exterminés.
- Continue, raconte-moi tout ce que tu sais.
- L'Espagne céda une partie de l'île à la France qui, à son tour, allait se livrer, durant près de deux siècles, au trafic de la traite des Nègres. Emprisonnés, transportés d'Afrique comme des marchandises, jetés dans les cales des navires nommés *Les Négriers*, la plupart seront morts avant d'atteindre leur destination. Les plus robustes, qui auront survécu à la traversée de l'Atlantique seront réduits, dès leur arrivée sur l'île, à l'esclavage. Considérés comme des objets par leurs maîtres, ces derniers pouvaient en disposer à leur guise. C'est ainsi qu'une femme esclave pouvait être violée de manière répétitive, sous les yeux de son conjoint, qui ne pouvait en aucun cas protester. L'esclave n'avait aucun droit. Il n'avait que des devoirs : celui de travailler depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, celui d'obéir à son maître qui possédait sur lui droit de vie ou de mort...

Cependant, plusieurs années plus tard, un groupe d'esclaves se révolteront. Ils vaincront, avec des instruments de fortune la puissante armée d'outre-mer de Napoléon Bonaparte, pour former la première nation noire indépendante du nouveau Monde.

- Bravo, me dit mon père, cela prouve que tu es quelqu'un d'intelligent et, de surcroît, doté d'une mémoire exceptionnelle. J'espère que, toute ta vie, tu te souviendras de la leçon que je vais te donner. Vois-tu, fiston, tu fais partie d'un peuple fier, et d'une famille tout aussi fière. À partir d'aujourd'hui, tu ne dois m'apporter un seul bulletin qui me fasse honte. Tu viens de me prouver que tu as la capacité d'être le meilleur de ta classe par le portrait juste que tu viens de faire de notre peuple. Tu dois être toujours le premier de ta classe.

En disant ces derniers mots, mon père me gifla. Je tombai à la renverse sur le plancher de ciment. Ma tête se fracassa. Mon sang se répandit sur le sol. Je crus que j'allais mourir ce jour-là. À la vue de mon sang, mon père n'eut aucune pitié de moi : Il s'empara d'un pan de bois avec lequel il se mit à me frapper. Je me débattais comme un diable dans l'eau bénite. Je cherchais à m'arracher du sol où il me retenait en pressant la paume de sa grosse main sur mon front. Des éclairs de furie traversaient son regard. Il était essoufflé, car il me frappait sans arrêt. Mon sang n'arrêtait pas de couler. Mon univers d'enfant s'était fracassé avec ma tête ouverte en deux, étalée là, sous le regard

de « cet homme » qui s'acharnait sur moi tel un vautour sur sa proie. Je ne comprenais rien à ce qui se passait.

Mon père, fatigué de me rudoyer, s'éloigna de moi tel un charognard qui, après s'être gavé de pourriture, doit quitter un moment sa proie pour pouvoir reprendre son souffle, quitte à y revenir plus tard. J'en profitai pour ouvrir la porte, et m'enfuir loin, très loin de la maison maudite!

Désormais, le monde n'était plus pareil. Une déchirure s'était faite dans la toile d'une enfance qui, jusqu'ici, s'écoulait sans heurts. Le temps de l'innocence était révolu. Je ne voyais plus mon père avec les mêmes yeux. Il n'était plus mon héros. Il n'était plus mon ami. En fait, il n'était rien pour moi. Il était passé du monde des vivants à celui des morts. En m'agressant, en violant mon imaginaire d'enfant, mon père s'était, d'un coup, désintégré. Son visage, que je n'arrivais pas à me représenter, n'était plus qu'un trou dans ma tête, ma tête qui s'obstinait à vouloir comprendre.

J'étais à bout de souffle quand j'arrivai chez tante Carmen. Ma mère et ma tante se trouvaient dans le jardin. Elles se précipitèrent vers moi en disant d'une même voix : « Sak pase, sak pase!¹ » Je leur dis, en sanglotant, que mon père m'avait blessé, qu'il était mécontent que je sois l'avant-dernier de ma classe. « Ah! Quel salaud. Quel salaud, dit ma mère » Elle me prit dans ses bras en murmurant : « Ne pleure pas, ne pleure pas, mon garçon, tu verras, ton père ne pourra plus te frapper, je serai là pour te protéger ». Ma mère portait une robe blanche. L'étoffe de soie, par endroits, tourna au rouge. Mon

¹ Qu'est-ce qui se passe?

sang l'avait maculée. Pendant que ma mère me consolait, ma tante se chargea de soigner ma blessure. Avec de l'alcool, elle désinfecta la plaie. Puis, elle me fit un pansement.

J'étais content d'être chez ma tante. J'étais surtout content de revoir ma mère. Ses yeux avaient toujours la même couleur. Elle était demeurée ma mère. Elle me regardait avec tendresse. C'était, donc, mon père qui avait changé. Je me morfondais à vouloir comprendre. Qu'avais-je fait de si répréhensible pour être l'objet d'un pareil traitement? Mes piètres résultats scolaires! Allez! La vérité! Je savais la vérité : mon père était jaloux, terriblement jaloux. Il savait l'amour que ma mère avait pour moi. Il aurait voulu être à ma place. J'avais vu ses yeux quand il s'était penché sur moi, quand il avait flanqué son genou droit sur ma poitrine, je les avais vus, ses yeux. Ils disaient la rage qui ronge le cœur de tout homme qui sait qu'il a perdu le combat. Ma mère m'aimait. Mon père devait me détruire. Mes piètres résultats scolaires! Allez! Racontez ça à des bambins.

Il faisait nuit quand ma mère, ma tante et moi, arrivâmes, à la maison. « Le monstre » était assis à son bureau, feuilletant un gros livre. Personne ne lui adressa la parole. Ma mère le toisa. C'était une déclaration de guerre. Désormais, à la maison, deux camps s'affrontaient. J'avais choisi mon camp.

Dans ma chambre, ma mère me serra contre elle et me dit : « Tu sais, mon fils, je t'aime tel que tu es. Peu importe que tu sois le premier ou le dernier de ta classe, à mes

yeux, tu seras toujours le premier. Paske mwen kwè lan ou pitit mwen. Lan moum pou ou pi fò pase tout bagay»².

² Car je crois en toi, mon fils. Mon amour pour toi surpasse tout.

Les yeux de Charles Grosjean, autrefois, rieurs, ressemblaient à deux trous que nul éclat ne traversait. Depuis que six membres du corps des « Léopards » du régime totalitaire de Jean-Claude Duvalier avaient assassiné son père, Charles Grosjean avait comme ordonné à son regard de s'éteindre. Pour tout dire, quoique toujours vivant – marchant, respirant, mangeant – Charles Grosjean était mort. La mort s'était installée au fond de son regard. Elle avait coupé les liens entre lui et la vie, entre lui et sa vie. Cela, tout le monde pouvait le voir. Les gens du quartier, qui le connaissaient bien, faisaient la distinction entre deux individus dont l'un n'avait rien à voir avec l'autre.

Charles Grosjean, le jeune garçon, qui avait vécu avant l'assassinat de son père, André Grosjean, était la gaîté même. Il aimait rire, jouer, chanter, courir, s'amuser à son aise. Doué d'un sens de l'humour pour le moins renversant, il s'amusait à nous faire rire. Jusqu'aux larmes. Tout chez lui nous déridait, depuis son allure nonchalante et suprêmement détendue jusqu'à sa pomme d'Adam prononcée et son visage osseux d'où sortaient deux grands yeux qui tournaient sans cesse et nous tenaient, captifs, le temps d'une blague, d'une farce, d'un mot de notre savoureux créole qui, soudain, revêtait sur ses lèvres un sens inattendu. Quand il parlait, les rires fusaient de partout. Plusieurs se tenaient les côtes, en s'esclaffant éperdument; d'autres, secoués par un fou

rire qui semblait jaillir du fond des tripes, se laissaient choir sur le sol, s'enroulaient sur eux-mêmes, incontrôlables, les mains en croix sur la poitrine, agitant la tête, les jambes et les bras. C'était, là, le Charles Grosjean d'avant. C'était, là, le Charles Grosjean que tout le monde connaissait. Il passait, maintenant, près de nous, les yeux vides, tel un zombi. Depuis ce temps-là, Charles Grosjean, jadis volubile, était devenu muet. Il ne nous parlait que par signes. Ses yeux, n'émettant aucune lumière, semblaient fixer l'éternité du fond de laquelle émergeait l'unique visage qu'il aurait aimé revoir : celui de son père. Maintenant que ce dernier était mort, il semblait l'être tout autant. Son corps dévasté, qu'il traînait tel un boulet, quoiqu'il demeurât attaché à la terre par ses membranes, avait quitté cette terre où tout lui était devenu indifférent. Son corps lui rappelait trop le corps de son père qu'il avait vu, inerte, étendu dans la cour de la maison familiale criblé de balles. Un matin, un groupe de jeunes gens du quartier, qui l'adoraient, et qui, malgré son mutisme, lui étaient demeurés fidèles, le regardaient, anxieux. Charles Grosjean, le farceur invétéré, parviendrait-il encore une fois à les surprendre? Allait-il sortir de cette espèce d'état comateux où l'assassinat de son père l'avait plongé? Mais les yeux de Charles Grosjean, invariablement muets, continuaient à fixer le vide ...

Il tombait sur Port-au-Prince une de ces pluies qui charrient tout. André Grosjean, accompagné du jeune Charles, s'était réfugié chez un homme de petite taille à la peau rosée, corpulent et chauve. Bob Charlier habitait, seul, une maison énorme en briques style colonial dressée sur une colline, à Pétionville.

L'enfant de six ans, trempé comme une soupe, tremblait. Bob, faisant mine de rien, s'empara d'une chemise blanche qu'il ôta d'une garde-robe en sifflotant et en faisant tourner ses grands yeux. Puis il ouvrit un placard et en tira une serviette de toilette, un peigne noir, une brosse à cheveux, et faisant au petit un clin d'œil, il plaça le tout entre ses mains frêles. Le gamin se dirigea vers une salle de bain éclairée située au bout d'un long couloir sombre qui coupait en deux une pièce immense. Après s'être essuyé, peigné et brossé les cheveux, Charles, vêtu de la chemise blanche de l'homme, qui l'enveloppait depuis le cou jusqu'aux pieds, émergea de la salle de bains en sautillant tel un wallaby jusqu'au centre d'un salon ovale dont le dôme était tapissé d'un phénix multicolore. Les deux hommes s'y tenaient, souriants.

- ↳ - Papa, dit-il, tu dois aussi t'essuyer. Wap pran yon grip wi, papa³.
- C'est vrai, renchérit Bob, en se tournant vers André. Il n'y a pas que les enfants qui peuvent attraper une grippe.

Il ouvrit à nouveau le placard, en tira une serviette, un pantalon en laine, un t-shirt qu'il tendit en souriant à André. Ce dernier emprunta machinalement le sombre couloir, pénétra dans la salle de bain, en ressortit quelques minutes plus tard en chantonnant.

Dehors, la rafale de pluie tordait les branches des arbres. Un grand vent sifflait entre les barreaux d'acier des fenêtres de la résidence de Bob Charlier.

³ Tu vas attraper une grippe, papa.

Quelques passants luttèrent contre les éléments, arc-boutés sur eux-mêmes comme des soldats aux aguets. Ils avançaient à petits pas. Chaque pas était en soi une victoire. Contre la pluie. Contre le vent. Il leur fallait à tout prix s'accrocher soit à un poteau soit à un arbre. À défaut d'un appui, ils devaient se traîner. En peu de temps, l'eau de pluie échappée des monts déboisés, devenue boueuse, avait envahi les rues du quartier emportant sur son passage divers objets hétéroclites mêlés à des poules, des chats, des chiens morts, etc. Quelques voitures emportées par le vent et les courants, naviguaient au milieu de ce champ d'écueils funèbre, telles des embarcations sur une mer démontée. Le ciel criblé d'éclairs, chargé de nuages, tonnait, semblait fulminer contre tous « les pharaons » de l'île. Ils l'avaient vidée de ses ressources naturelles : ils avaient coupé, pour les vendre, les arbres qui donnaient à l'île sa beauté et sa verdure d'autrefois. Les montagnes dénudées ne pouvaient plus contenir en leur sein les fortes pluies qui glissaient sur elles comme une voiture sur le verglas – jusqu'à la basse ville qu'elles submergeaient. « Les pharaons » l'avaient surtout vidée, l'île, de ses ressources humaines : ils ne se contentaient pas de couper les arbres, ils coupaient les têtes de toutes celles, de tous ceux qui croyaient encore en une certaine idée de liberté, de justice et d'équité. André Grosjean faisait partie de cette race d'hommes et de femmes que les sbires du régime des Duvalier (père et fils) se devaient de retrancher de l'arbre généalogique de l'île.

Cet été-là, l'été où mon père me frappa, mes parents décidèrent de quitter Jacmel pour aller vivre à Port-au-Prince. Mon père venait de se porter acquéreur d'un immeuble à trois étages dans un chic quartier de Pétionville. Françoise, ma sœur aînée, et moi n'avions jamais mis les pieds à Port-au-Prince. Mon père nous en tenait éloignés. Nous étions, tous les deux, fascinés par cette ville pourrie, malade, moribonde. Nous voulions la voir, la ville interdite! Les gens d'ici nous disaient qu'elle était sale, délabrée, puante, surpeuplée, étouffante.

Mon père pilotait un énorme transporteur, un mastodonte de fer-blanc, de bois et d'acier chromé juché sur vingt-quatre roues. Je n'étais pas plus haut qu'une roue. Pourtant, face à ce géant métallique, je n'avais nul complexe. Laisse à lui-même, empêtré dans sa masse, il ne pouvait exécuter le moindre mouvement. Je rêvais un jour de le « dompter », de faire tourner, comme une toupie, son gros moteur.

Mon père agitait de sa main droite, en sifflant, un trousseau de clefs. Il s'apprêtait à gravir les marches du mastodonte. Il s'arrêta un moment à côté du camion, s'accroupit, s'étendit de tout son long sous l'imposante masse d'acier, retira de sa poche droite une pince, et se mit à serrer. Quand il eut fini, il émergea, actif et gai comme un jeune poulain du ventre de l'éléphant d'acier, épousseta du revers de la main une couche de poussière qui avait laissé une tache sur les poches arrière de son pantalon bleu. Puis,

il ouvrit la porte arrière du véhicule en la ramenant sur une glissière vers le haut, sauta, tel un fauve, à l'intérieur du camion, examina d'un coup d'œil meubles et autres objets hétéroclites qui y étaient entassés, esquissa un sourire de satisfaction, sortit du véhicule et ferma la lourde porte de métal.

Puis mon père nous ordonna, ma sœur et moi, de prendre place sur une banquette arrière du camion, soudée à son siège, qu'il avait lui-même fabriquée pour notre confort. Avant la fabrication de la banquette, nous étions obligés (mon père, ma mère, ma sœur et moi) de nous asseoir sur le siège avant de deux places, ma mère nous tenant les deux sur ses genoux. En un éclair, habiles comme des cynocéphales, nous gravîmes le mastodonte et nous nous assîmes docilement à notre place. Mon père s'installa derrière le volant à côté de ma mère. D'un geste brusque, il tourna la clef : le moteur grinça, mon père lâcha les manivelles, l'engin démarra.

Il faisait encore nuit quand nous quittâmes Jacmel. La ville s'endormait serrée contre la mer, bercée par la brise. Le bruit émis par le gros transporteur déchirait le silence, mais le ronflement même du moteur, régulier, continu, dans le calme de la nuit, avait fini par se perdre dans les mugissements des flots et les piailllements des oiseaux. Je dodelinais de la tête ... Soudain la nature, dans une explosion de sons qui semblaient surgir des entrailles même de la terre, fidèle à ses mouvements internes, passa de l'aigu au grave. La magie s'opéra : tout devint intense. Tout s'illumina! Tout se transforma! La nature parut ne faire aucune distinction entre les règnes : le végétal, le minéral et l'animal se confondirent, vibrèrent à l'unisson. Je fermai les yeux, fis semblant de

m'endormir, la tête appuyée contre le coussin de ma banquette. J'écoutais une mélodie à mille cordes. Mes yeux, enfin, s'assoupirent. Je m'endormis d'un sommeil royal. Je me réveillai à Pétionville. Nous étions déçus, ma sœur et moi : nous n'avions pas vu Port-au-Prince, ni ses taudis.

En comparaison avec notre maison de Jacmel qui comptait cinq chambres, notre nouvelle demeure était immense : neuf chambres réparties sur trois étages, deux salles de bain, un sous-sol. Elle était juxtée à une grande cour. Le seul inconvénient, et non le moindre : la cour était vide. Pas un arbre à l'horizon. Soudain je revoyais notre magnifique jardin, là-bas. Je revoyais des arbres de toutes sortes, dressés vers le ciel : des manguiers, des goyaviers, des bananiers, des cocotiers, des avocatiers que côtoyaient de jeunes bougainvilliers et quelques tournesols.

L'été de mes sept ans, je m'enfermai dans ma chambre. Je cessai de jouer. Pierre, mon seul ami du quartier, s'en doutait. Il venait souvent à la maison. Je ne pouvais rien lui cacher. Il avait une façon de me regarder, avec ce sourire en coin qui désarme. Un jour, alors que je lui jurais que ma blessure à la tête était due à un simple accident, il me scruta un moment de ses grands yeux, et sa moue incrédule acheva de tirer de moi l'aveu tant redouté. « Piga ou kite sa fatigue ou twop zanmi mwen; papa mwen bat mwen tou⁴ » me dit-il. En disant ces paroles, il ôta sa chemise blanche aux manches longues et dévoila un buste et des bras cicatrisés. Lui, il aimait toujours son père. Moi, je détestais cet homme qui m'avait frappé, qui avait sévi contre quelqu'un de plus faible que lui. C'était de la lâcheté. Mais mon ami avait une autre vision des choses.

⁴ Ne t'en fais pas trop, mon ami, mon père aussi m'a battu.

Selon lui, les adultes ne comprenaient pas les enfants. C'est tout. C'est pourquoi ils les battaient.

Durant tout ce temps-là, je me réfugiai dans ma chambre. Avec mes bouquins. J'étudiai, tout seul, l'arithmétique, la grammaire française. Je mémorisai des dizaines de pages de mon livre d'histoire d'Haïti. Les sciences naturelles ne recelaient pour moi nul secret. Je lisais, *Le Petit Robert* à la main, soulignant chaque mot, assoiffé que j'étais de tout connaître, de tout comprendre. Je m'étais juré que mon père ne pourrait, désormais, trouver aucune excuse pour me frapper. Je me disais : « Il veut que je sois premier de ma classe, alors, je le serai. Je le serai pour lui ou plutôt contre lui. Je lui montrerai de quoi je suis capable ».

Retranché dans ma chambre, tel un soldat qui vient d'essuyer une cuisante défaite des mains de l'ennemi, mais qui refuse d'abandonner la lutte, j'échafaudai un plan d'une minutie telle que j'en fus moi-même effrayé. Oui, je m'étais promis, sur mon honneur, sur l'honneur de mes ancêtres que je me vengerais, que mon père payerait cher sa lâcheté. Je ne lui avais fait aucun mal, je ne méritais pas d'être humilié et outragé. Ma revanche allait être d'autant plus douce que j'aurais su attendre. Ma revanche, je voulais la couvrir, la laisser mijoter. Ainsi, quand viendrait le temps de la rage, je pourrais, en ricanant ouvrir, toutes grandes, les portes de l'enfer pour englober l'ennemi.

À l'école des Frères de l'Instruction chrétienne de Port-au-Prince où je poursuivais mes études primaires, les instructeurs étaient pour la plupart des Canadiens

français. S'étaient égarés parmi eux quelques Français. Au sein de « la blancheur du corps enseignant » brillèrent « trois perles noires » : Mamadou Samba, un Africain, Paul Dubuisson, un Haïtien (mon inoubliable professeur à la préparatoire et à l'élémentaire) et Jean Cordier, un Martiniquais. Ils formaient, les trois, « la minorité visible » de notre vénérable institution.

J'aimais beaucoup les Canadiens français. J'aimais surtout le frère André. Il ne cherchait pas, lui, à imiter les Français. Il parlait une langue qui, par sa musicalité, son intonation, ses vocables se rapproche de notre créole. Il nous parlait dans une langue gaie, spontanée, vivante, savoureuse. Le frère André, malgré les nombreuses remontrances de ses supérieurs français, qui tenaient mordicus à l'impeccabilité de la langue de Molière, nous parlait le joual. « C'est bien de savoir parler correctement le français » nous dit-il, un jour; mais c'est le « fun » de parler joual.

Bob Charlier, enfoncé dans un rocking-chair en cuir noir placé dans un coin sombre du salon, regardait avec compassion son ami André. Leur relation sans faille remontait au temps où ils s'étaient rencontrés – un matin d'octobre 1954 – au petit Séminaire Collège St-Martial, à Port-au-Prince. Ils s'étaient aussitôt liés d'amitié, d'une amitié fraternelle, sensible et pure. Frères siamois, inséparables jusque dans leurs moindres pensées, ils s'idolâtraient. Ils aimaient s'entretenir de tous les thèmes qui touchaient ce bout d'île qu'ils aimaient par-dessus tout. Mais c'était l'action directe qui les passionnait, et non les idées, les unes plus brillantes que les autres, qui pouvaient naître de leurs conversations perpétuelles. Les idées qu'ils considéraient authentiques et vraies, les seules qui valaient la peine d'être soulignées et retenues, n'étaient que celles dont la juste application au quotidien permettait l'amélioration des conditions misérables d'existence de plus de trois millions d'êtres humains. Les deux hommes semblaient évoluer à l'inverse d'un courant de pensée vide de substance et d'action, d'une idéologie démagogique dont se nourrissait une certaine bourgeoisie d'alors. Bob Charlier et André Grosjean, eux-mêmes nés petits bourgeois, se démarquaient d'une classe sociale qui, tenant mordicus à ses privilèges socio-économiques, prônait sur le plan des idées et non de l'action la libération des masses ouvrières et paysannes. Bob et André étaient devenus des amis inséparables, quand ils avaient compris que des liens

beaucoup plus étroits que des affinités intellectuelles et de classe les unissaient. Ils voulaient transformer l'île. Ils avaient à cœur d'améliorer les conditions d'existence de leurs frères beaucoup moins fortunés qui croupissaient tous les jours dans la misère. Pour cela, il fallait bâtir un plan méticuleux, en poser soigneusement les jalons; surtout, ne pas se laisser piéger par les renards du régime. Ils étaient jeunes, ambitieux, intelligents et astucieux. Ils devaient, donc, jouer le jeu de la démagogie généralisée. Cela aussi faisait partie du plan. Rien, absolument rien ne devait être laissé au hasard. Jusqu'à la victoire finale, jusqu'à la prise du pouvoir, jusqu'à la libération des masses populaires. Dans quinze ans. Dans vingt ans. Peu importait le temps. Le résultat seul comptait. Ce serait, alors, comme une nouvelle indépendance. Cette fois, la vraie. La majorité bafouée, mystifiée, martyrisée, maltraitée, affamée pourrait, enfin, accéder à « l'humaine dignité » dont elle rêve depuis 1804, depuis la première indépendance de l'île. Mais comment au pays des assassins de Jean-Jacques Dessalines, l'émancipateur du peuple haïtien, réaliser pareil exploit? Il fallait attendre, oui, attendre, dans l'ombre, que leurs travaux portent fruits. Il fallait, à la Toussaint Louverture, ouvrir les cœurs et les chemins, faire évoluer les mentalités, rendre possible l'impossible. Il fallait naître de nouveau, devenir frères siamois, respirer le même air, participer de la même lutte, vibrer du même cœur.

Le corps enfoncé dans le rocking-chair, Bob Charlier était perdu dans ses pensées. André Grosjean intervint :

- Bob, dis donc, c'est pour quand la Révolution? Se fera-t-elle sans nous? Devrais-je attendre jusqu'à ce que je n'aie plus la force de marcher? Gade, tout chevem vin blan; e ou menm ou pagin yon sèl gren lan tèt ou; konbyien tan, Bob, nou dwe tan ankô?⁵

Bob ne répondit pas. Il s'adressa, plutôt, au petit qui, emmitouflé jusqu'aux oreilles dans « sa » chemise blanche au col noir, trottnait tel un pingouin auprès des deux hommes :

- Dis donc, Charles, t'es devenu un grand garçon. Comment les choses vont-elles, à l'école?
- Bien, monsieur, répondit le gamin.

Puis, après un moment d'hésitation, fixant l'homme de ses petits yeux espiègles, il lança sur un ton triomphant :

- Je suis admis en cours préparatoire II !

Il réunit deux doigts : l'index et le majeur, qu'il pointa ostensiblement vers le plafond, en ramenant les autres doigts au creux de sa main droite; puis il répéta : « Monsieur, comme ça, préparatoire II !

- Oh! Que je suis fier de toi, Charles, ajouta l'homme. Quel âge as-tu?

L'enfant, sautillant, répondit :

- J'ai six ans, monsieur, six ans.

⁵ Regarde, mes cheveux sont devenus tout blancs, et toi il ne t'en reste pas un seul. Jusqu'à quand, Bob, devons-nous attendre?

- Six ans! L'âge de tous les possibles! s'exclama Bob, levant, pensif, les yeux au plafond.
- C'est possible, monsieur, c'est possible, dit le gamin en souriant.

Quelle répartie! L'enfant suivait-il le fil de ses idées, de son raisonnement d'adulte? L'âge de tous les possibles? Quoi? En avait-il saisi le sens et la portée? Et que signifiait le : « C'est possible » de l'enfant? Mais cette expression heureuse adressée au fils, n'était-elle pas, par ricochet, destinée au père? André Grosjean et Bob Charlier se regardaient. Au fond de leurs yeux vidés, vides de tous les rêves de leurs jeunes années, le temps avait laissé ses empreintes. « L'âge de tous les possibles » était bien d'un autre temps.

Au fil des années, leurs yeux avaient été témoins de tant de malheurs, de tant de calamités qu'ils auraient souhaité, parfois, être frappés de cécité. « L'âge de tous les possibles » s'était dilué dans l'amertume et la désillusion de la maturité. Ils avaient appris. Ils avaient appris, au fil du temps, à se méfier de tous les requins et de tous les vautours qui peuplaient l'île des ténèbres (appelée, jadis, la perle des Antilles). Les deux camarades se regardaient. Leurs rêves de transformation radicale d'une société corrompue jusqu'à la moelle, enfouis au fond de leurs yeux, et dans leurs cœurs, n'allaient pas se réaliser.

Mis à l'index par les bourreaux du régime de François Duvalier qui, en 1957, s'empara du pouvoir, soutenu par les Forces armées haïtiennes, ils

avaient été, à maintes reprises, incarcérés, maltraités, martyrisés. Ils ne devaient leur salut (parfois in extremis) que grâce à l'intercession en leur faveur du dictateur lui-même, qui connaissait Frantz Charlier, l'oncle de Bob, avec lequel il s'était lié d'amitié au temps où les deux étudiaient à la Faculté de médecine de l'Université d'État. François Duvalier avait laissé entendre à son ami, Frantz, qu'il n'allait plus tolérer les « folies » de son neveu qui (de concert avec André Grosjean, l'autre fauteur de troubles) persistait dans « son idéal » de libérer les masses populaires.

Mis au pied du mur, Frantz Charlier avait sévèrement mis en garde son neveu ainsi que son frère cadet, Lucien Charlier, à qui il reprochait de fermer les yeux sur les « actions politiques » de son fils. Frantz fit comprendre à son neveu (qui, lui, devait transmettre le message à son ami, André) que, s'il avait le malheur de se faire prendre une sixième fois, il n'y aurait pas de septième fois. En un mot, il ne pourrait plus intervenir pour lui éviter une mort certaine. Le message ne pouvait être plus clair; le messenger, plus convaincant.

Haïti, novembre 1960 : la dictature battait son plein. Elle fut soutenue par le Corps des Tontons Macoutes, une nouvelle milice puisée dans la paysannerie et le sous-prolétariat, créée de toutes pièces par le dictateur pour museler les Forces armées haïtiennes qui, auparavant, faisaient et défaisaient les présidents. Mais c'était à s'y méprendre. Le Corps des Tontons Macoutes était surtout constitué et mis en place pour museler le peuple, pour tuer dans

l'œuf toute velléité de changement, pour tuer tout court. Bob Charlier venait d'avoir vingt-trois ans : il devait choisir. André Grosjean le suivrait. Il en était convaincu. Il choisit dans la douleur et dans le déchirement de mettre un terme à ses activités. Mais en quoi consistaient-elles, au juste, ses activités?

Dans un pays où toutes les voix s'étaient tues, où une dictature atroce imposait au plus grand nombre de ramper au lieu de marcher, où le moindre murmure de protestation, le plus faible cri de douleur pouvait coûter la vie à celle ou celui qui, ne pouvant plus le contenir, le laissait échapper, André Grosjean et Bob Charlier, en se tenant debout, avaient voulu montrer par leur geste de défiance que le cœur, seul, donne des ailes et permet à l'homme d'aller plus haut. Ils savaient, alors, qu'ils risquaient de laisser leur peau avec les tracts et les pamphlets qu'ils distribuaient et qui dénonçaient les exactions du Corps des Tontons Macoutes. Toutefois, ils étaient trop astucieux pour s'en prendre au dictateur lui-même. Leurs écrits, tout en accentuant «faussement» les importantes réalisations socio-économiques du président autocrate que ses suppôts surnommaient « le bienfaiteur des pauvres et des opprimés », attaquaient un système pourri de gangstérisme et de banditisme qui n'avait rien à voir avec le « progressiste » François Duvalier dit Papa Doc. Ils jugeaient sage et moins risqué de reporter les multiples sévices qu'ils dénonçaient sur le compte d'une poignée d'opportunistes, de « faux » duvaliéristes, d'une bande de malfrats qui semaient le trouble et la terreur au cœur d'une population réduite depuis longtemps au silence des tombeaux.

La sixième fois qu'ils avaient été attrapés, surpris en flagrant délit de distribution de pamphlets et de tracts à La Saline, un des quartiers les plus pauvres de Port-au-Prince, ils avaient été battus à coups de pieds, de matraque, et de barre de fer. André Grosjean eut la tête fracassée à plusieurs endroits tandis que Bob Charlier, l'œil gauche tuméfié, le nez cassé, les deux dents du haut arrachées, boitait d'une jambe à sa sortie d'un cachot infect où ils avaient été enfermés durant plus de vingt jours.

Les Tontons Macoutes, qui les avaient arrêtés et maltraités, les avaient sommés, au moment de les relâcher, de ne plus jamais recommencer leurs « sales » activités anti-duvaliéristes, s'ils tenaient à revoir le jour. Un temps – le temps qu'ils se remirent de leurs blessures – Bob Charlier et André Grosjean se tinrent éloignés des bidonvilles, où pourrissent chaque jour, des centaines de milliers d'êtres humains : ceux et celles qui n'ont jamais connu, depuis l'enfance, un travail rémunéré, le peuple des sans-emploi, des sans-logis, de la privation, de la famine. Puis – elle semblait plus forte qu'eux, cette force surhumaine, presque divine, qui les propulsait toujours vers l'action – ils reprirent leurs activités.

Mon professeur (au préparatoire et à l'élémentaire), M. Paul Dubuisson, demeure la personne qui a le plus marqué mon enfance. Je n'arrive pas à concevoir cette période de ma vie sans que je réserve à M. Dubuisson une place de choix. Comme un père aimant, il a accompagné mes premiers pas, quand j'hésitais encore entre la douceur et l'amertume, entre l'amour et la haine. Il occupe mes pensées les plus secrètes et les plus chères. Il habite mon cœur d'enfant, mon cœur qui n'a pas changé, qui l'aime toujours.

M. Dubuisson entra dans notre salle de classe les bras chargés de tous nos bulletins. Je cherchais son regard. Je tremblais d'impatience. Il me vit, dieux! Il me fit un clin d'œil, mes yeux s'écarquillèrent. Je fixai un instant le plafond. «Que me réserve-t-il, mon bulletin?» Le visage de mon père, menaçant, autoritaire se superposa à celui de mon professeur. Je fixais toujours le plafond. Mais la voix était bien celle de M. Dubuisson : « Mes petits amis, je tiens à vous dire que je suis fier et ravi des résultats scolaires de tous, d'un élève en particulier ». À ces mots, je fermai les yeux. Il poursuivit : « Il s'agit d'un élève qui a toujours terminé parmi les dix derniers. Je dis ces mots, je le nomme pour que vous sachiez que tout élève, s'il le désire et surtout s'il consent à travailler avec acharnement, peut atteindre les plus hauts sommets. Mes chers petits amis, l'élève, dont je vous parle, a réussi non seulement l'incroyable exploit de se classer au rang des dix premiers, mais ce trimestre-ci, c'est lui, c'est bien lui, le premier de la classe! » M. Dubuisson me regarda un court instant, me sourit avant de conclure

sur un ton péremptoire : «Je vous prie de vous lever tous et d'applaudir avec chaleur et enthousiasme votre condisciple et ami : monsieur Patrick Boyer. D'un bond, je me levai et me dirigeai vers mon professeur. Mes camarades m'applaudissaient à tout rompre. Ils criaient, frappaient des mains et des pieds. J'esquissai un sourire timide. Je tendis la main, mon professeur me remit mon bulletin. J'étais soulagé. Ce soir, je pourrais, sans crainte, regarder mon père dans les yeux.

C'est la peur, la peur de crouler une fois de plus sous mille coups de fouets qui m'avait incité à étudier comme je n'avais jamais pu le faire jusqu'ici. Cette première place, je le savais, je ne la méritais pas. Elle ne m'appartenait pas puisqu'elle m'avait été imposée. Un homme m'avait poussé dans le dos, et me voilà lancé, malgré moi et contre moi, dans un sentier que je n'avais jamais cru pouvoir emprunter.

Durant toute la journée, le soleil avait criblé de tous ses feux les habitants de l'île. Le ciel, d'une limpidité bleu turquoise semblable au bleu de la mer qu'il recouvre tout entier de sa voûte puissante, lavé de tous ses nuages qu'une forte pluie poussée par un grand vent, la veille, avait chassés vers d'autres cieux, semblait, à l'instar des hommes, avoir toute la journée, peiné et sué sous l'astre du jour. Les rayons du soleil avaient filé dans le ciel, telles des comètes, libérant dans leur trajectoire une bouffée de chaleur d'une telle lourdeur, qu'en atteignant les pauvres gens au sol, elle eût pu extirper de leurs poumons, déjà affaiblis par la famine, le peu de souffle qui leur restait.

C'était là une journée comme tant d'autres. Demain, il ferait peut-être aussi chaud. Demain, comme aujourd'hui, des hommes, des femmes, des enfants, tout comme des centaines de chiens errants, allaient crever de faim sous le soleil de Dieu. C'était une lutte de tous les instants. Une lutte contre la nature. Une lutte contre nature. Une seule chose comptait : ne pas crever aujourd'hui ! Attendre, oui attendre jusqu'au lendemain. Quand le « lendemain » devenait « aujourd'hui » avec son cortège de douleurs, il fallait encore attendre, attendre qu'un jour nouveau se levât, implacable, toujours le même. Mais il n'était pas tout à fait le même, quoiqu'il ressemblât au jour précédent. Non, il ne saurait être tout à fait le même, car le désespéré de la veille, l'affamé d'hier

avait survécu, contre toute attente, à sa situation de condamné à mort. Il avait erré, seul, dans le couloir de la mort, sous l'œil courroucé du soleil, jusqu'au bout du couloir, jusqu'à l'exploration de tous les couloirs, de toutes les possibilités d'en sortir, jusqu'à l'épuisement de tous les rêves, de tous ses rêves de vivre, ou, plus précisément, de ne pas mourir.

Le soleil se couchait. André Grosjean et Bob Chartier luttèrent pour donner au peuple de « l'île des ténèbres et de la mort » une raison de plus pour s'accrocher à ce soleil couchant qui s'enfonçait, comme épuisé, dans la mer, mais gonflé comme une orange, car le même soleil, dans le même ciel, se lèverait, demain, au-dessus de mille têtes bourdonnant de mille espoirs déçus; car le même soleil, demain, éclaterait, triomphant, arrogant comme le sexe d'un âne, dans le ciel immense et bleu comme l'espoir au fond des cœurs.

Le soleil se couchait. Avec lui, des centaines de milliers de sans-abri, de laissés pour compte, de parias qui ne demandent rien de plus à la Vierge Marie que le rare bonheur de le revoir, accroché, là-haut, éclatant d'arrogance sur la nappe bleu du ciel. Qu'importe si, demain, ils devaient se brûler à mort sous ses rayons mordants. Qu'importe si l'éprouvante chaleur dont il les enveloppe devait les empêcher de respirer. Qu'importe! Ce soleil couchant, gonflé à bloc de tous leurs espoirs comme de tous leurs malheurs, symbolise, en ses mille reflets changeants sur l'eau, la vie, leur vie ici-bas.

Le soleil se couchait dans la mer nacrée. Au loin, quelques voiliers filaient sur l'eau. Les criquets stridulaient dans l'air doux du crépuscule. Dans le ciel, la lune, parée pour sa ronde nocturne, attendait. Elle attendait, pâle et taciturne, que le soleil, le maître d'œuvre, daigne disparaître de l'autre côté de la terre pour qu'elle puisse sans gêne exhiber le luxe de sa rondeur. Elle attendait, dans le froid du firmament, qui serait bientôt chargé d'étoiles, que vienne, enfin, la nuit. La nuit, qui devait apaiser les esprits surexcités, calmer les nerfs chauffés à vif par le soleil et l'extrême dénuement, apporter un peu de baume au fond des cœurs meurtris. La nuit, qui devait rendre moins mordante la morsure de la faim.

Le soleil se couchait. André Grosjean et Bob Charlier avaient débuté discrètement leur ronde coutumière. Ils avaient apporté de la nourriture, des médicaments, des livres qu'ils prendraient soin de partager avec leurs compatriotes d'en bas. Ils avaient fondé, dans la plus parfaite clandestinité, trois associations. La première se chargeait de l'alphabétisation des masses (elle se faisait à la lueur des chandelles). La deuxième s'occupait des divers soins médicaux. La troisième pourvoyait aux besoins essentiels : nourriture, eau potable, vêtements, chaussures, logements pour les sans-abri, etc. Le jour, pour des raisons évidentes, les gens des quartiers défavorisés n'osaient pas approcher nos deux hommes. Plusieurs avaient été maltraités, avant d'être froidement exécutés, pour les avoir seulement coudoyés. Les hommes et les femmes, qui faisaient partie des trois associations nocturnes, devaient être triés

sur le volet. La confiance absolue entre les membres devait régner. Le moindre doute, le suspect était banni du groupe, et les autres membres devaient, le soir même, changer de cachette. André et Bob savaient que si, cette fois, ils étaient capturés, c'était la fin de leur mouvement si ce n'était « leur fin » tout court.

Ils savaient qu'ils étaient étroitement surveillés. Pour déjouer les plans de leurs ennemis, ils s'étaient munis de toute une panoplie de costumes, de postiches, d'articles de déguisement dont ils s'affublaient. Les malfrats, qui garaient leurs voitures en face de la résidence des Charlier, étaient loin d'imaginer, voyant sortir l'une à la suite de l'autre « deux femmes » jeunes et belles parées de leurs plus beaux atours, qu'il s'agissait bel et bien de Bob Charlier et d'André Grosjean. Ils finirent par s'en douter quand, après plus de cinq soirs d'observation continue, ils ne virent que « les deux demoiselles » qui rentraient et sortaient à tour de rôle. Le cinquième soir, ils suivirent les « deux charmantes créatures » jusqu'à une cachette souterraine située à La Saline, tout près d'une vieille maison de tôle. Avant que nos deux travestis eussent le temps de s'introduire au fond de leur cachette, ils furent cueillis. Ce fut la septième fois. Ils crurent que les vautours allaient les dévorer. Deux Tontons Macoutes les traînèrent jusqu'à une jeep noire stationnée au coin d'une rue sombre. Trois autres bandits mirent le feu à la cachette après qu'ils eurent pris soin d'en fermer toutes les issues. Ce soir-là (ô soir inoubliable d'octobre 1961!), vingt-cinq personnes (dix-sept hommes et huit femmes) périrent carbonisés au fond du trou baptisé depuis : le trou des damnés.

Par miracle, Bob et André eurent la vie sauve. Mais au fond d'eux-mêmes ils savaient qu'ils étaient finis. Politiquement finis.

Après l'obtention de ma première place, j'étais devenu, soudain, un homme. Un fossé s'était creusé entre mes amis et moi. Plusieurs m'appelaient même : monsieur Boyer. Tant que j'étais demeuré à ma place - l'avant-dernière - mes condisciples m'aimaient bien. Ils me protégeaient même. Un jour, un gamin du nom de Paul Saint-Aimable griffonna sur une feuille de papier quadrillé ces mots: « Patrick Boyer est un crétin de la pire espèce. Il ne sait ni lire ni écrire. Ses parents sont, comme lui, analphabètes ». Je jouais dans la cour de récréation, ne me doutant de rien, la feuille de papier quadrillé collée au dos. Je sus que j'étais l'objet d'un vilain tour quand un groupe d'élèves de ma classe obligèrent le fautif non seulement à ôter de mon dos le papier humiliant, mais aussi à s'agenouiller à mes pieds pour me demander pardon. Il devait obéir, le fripon, car mes amis allaient, selon leurs propres mots, lui faire avaler sa feuille de papier quadrillé.

Toutefois, quand de l'avant-dernière place je passai à la première, mes amis - ceux-là mêmes qui assuraient ma protection - me délaissèrent. Je souffris jusque dans ma chair de leur abandon. Je voulais tant qu'ils demeurent auprès de moi, car ils étaient les seuls qui m'aimaient pour qui j'étais, ou du moins je le croyais. Mon père, lui, n'aimait que l'image, celle qu'il avait de toute pièce fabriquée, et qui était une dénégation, un désaveu de tout mon être. Le rêve d'être le premier de ma classe ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Je sentais, enfant, que je n'avais besoin d'aucune

reconnaissance d'ordre académique ou social pour me valoriser auprès de mes amis. Avant tout, n'étais-je pas un Boyer, un digne descendant d'une famille illustre? Le président Jean-Pierre Boyer ne s'était-il pas distingué en dirigeant les deux parties de l'île : Haïti et la République Dominicaine, durant près de vingt-cinq ans? À mes yeux, la première place scolaire ne revêtait aucune importance particulière. Je la laissais aux autres élèves que je jugeais moins fortunés que moi, et que je voyais pleurer quand ils avaient le malheur de se classer en dehors du cercle honorifique des dix premiers. La réussite scolaire représentait leur unique trésor. À mes yeux, premier, ce n'était qu'un nombre et rien d'autre. Mon père mit une fin brutale à ce monde idéal, (le mien). Il me fit entendre, d'une manière qui ne laissa aucun doute dans mon esprit, que la seule place que je devais viser dans la vie comme à l'école était la première place.

Mes camarades semblaient me voir avec d'autres yeux. Soudain j'étais devenu « un autre ». J'avais osé bouleverser l'ordre des choses. De l'avant-dernière place, j'étais passé à la première. Sans transition. Sans bruit ni fanfare, je m'étais hissé sur le podium de l'intelligentsia. Je devenais le centre d'attraction. Tout le monde gravitait autour du nouveau chef. J'attirais aussi des curieux. Ils voulaient comprendre. Le changement, n'était-il pas aussi spectaculaire qu'inattendu? Ils disaient tous que j'avais réussi l'impossible, que j'avais surpassé des élèves qui étaient reconnus pour être insurpassables. À les entendre, je serais l'incarnation de ces mots célèbres des Saintes-Écritures prononcés par le Christ lui-même : « Les premiers seront les derniers; les derniers seront les premiers. » Ai-je lu ces mots en ce temps-là? En ai-je pris

connaissance plus tard? Je n'en sais rien. Toujours est-il que ces paroles messianiques ont toujours résonné en moi.

Une vie « autre » que celle que j'avais connue jusqu'ici commençait à germer en moi. Des regards inquisiteurs, qui se posaient sur moi, me forcèrent à me reconsidérer avec d'autres yeux.

Durant les mois qui suivirent ce moment marquant de mon enfance, je me consacrai aux études de telle sorte que la première place semblait me revenir de droit divin. Si, par malheur, je me classais deuxième ou troisième, mon père me fixait de ses yeux ronds d'étonnement. Le trimestre suivant, je reprenais la tête de ma classe. Pour moi, tout passait par les yeux de mon père.

Un jour, M. Dubuisson, le visage fermé, me commanda de venir dans son bureau. Avant l'acquisition de mon nouveau statut académique, un tel ordre m'aurait donné froid dans le dos. Je pénétrai, droit, dans l'auguste salle de marbre blanc où je n'avais jamais mis les pieds. Et après qu'il m'eut ordonné de m'asseoir, mon professeur s'installa derrière son pupitre dans un grand fauteuil de cuir noir. Il me fixa un long moment de ses grands yeux clairs, le visage toujours fermé. Je ne baissai pas la tête.

J'aimais mon professeur. Je le tenais, il m'appartenait. Depuis des jours, il s'était évertué à me comprendre. Il avait cherché à sonder les mystères de ma soudaine conversion. Que voulait-il me dire? Aucun mot ne sortit de sa bouche tandis qu'il

virevoltait dans son fauteuil. Je demeurai calme. Son visage, un moment, parut s'adoucir. Il tenta un sourire. Son visage se referma comme surpris par son nouvel éclat. Il se remuait dans son siège. J'imaginai ses jambes battant l'air, se croisant, se décroisant. Mais que diable! Allait-il parler? Enfin, il me dit : « Mon cher Pat (il était le seul à m'appeler Pat), je connais tes parents, surtout ton père. Je lui ai parlé à maintes reprises. Il tient plus que tout à ta réussite scolaire. Il est convaincu que tu deviendras l'homme qui fera retrouver à la famille Boyer sa dignité ». Mon professeur prit une courte pause, ajusta ses lunettes au bout d'un nez aquilin qui pointait vers moi tel un index accusateur, empila quelques livres qui encombraient son pupitre, puis il me dit : « Tu vois, Pat, un jour, ton père, les larmes aux yeux, m'a confessé qu'il n'a jamais eu la chance de poursuivre ses études au-delà du secondaire. Mais, ce n'était que partie remise, car il allait tout faire pour que toi, son fils, un Boyer, devienne l'homme instruit qu'il a toujours voulu être ... Tu vois, Pat, je connais ta force cachée, c'est elle qui t'a permis de faire un bond aussi prodigieux, de sauter de l'avant-dernière place à la première. Ton père doit être fier de toi! ».

J'avalai ma salive. Je demeurai calme, alors qu'une tempête bouillonnait en moi. Je ne voulais pas que mon professeur surprît dans mon regard que l'homme dont il me parlait avec tant de ferveur m'avait si lâchement brutalisé. Je ne voulais surtout pas qu'il découvrit que cette première place, dont je commençais à m'enorgueillir, n'était pas le résultat de ma propre volonté, mais qu'elle m'avait été plutôt imposée. Cette première place, en fait, était ma honte.

Mon professeur poursuivit : « Tu vois, Pat, je ne te le dirai jamais assez, je suis fier de toi. Il s'arrêta, un moment, comme interpellé par les dernières paroles qu'il venait de prononcer. Fixant le vide, il répéta : « Tu as dû étudier des heures et des heures.... Te l'avouerais-je, Pat, cela fait plus de dix ans que je suis enseignant ... ». À ces mots, il se tut, ouvrit les yeux comme pour se persuader de ce qu'il allait me dire. Il reprit les mêmes mots, mais avec plus de force : « Oui, cela fait plus de dix ans que je suis enseignant ... ». Il hésita encore une fois, puis il lança sur un ton péremptoire : « Mwen pa janm wè yon bagay konsa⁶. ... Pat, tu es un élève exceptionnel pour ne pas dire unique! ». Il martela ses paroles avec une telle force que je perdis, le temps d'un cillement, ma contenance.

Je l'écoutais. Je l'observais surtout. Son visage austère contrastait avec ses grands yeux d'où se dégageait une tendresse infinie. Je faisais abstraction de son visage pour me perdre au fond de ses yeux dont la douceur apaisait mon angoisse. J'aimais cet homme qui me traitait avec beaucoup d'égards, et non comme un gamin. Du haut de ses deux mètres (sa tête touchait presque le plafond) il ne me voyait pas petit. À ses yeux, j'étais un géant ...

Ce jour-là il me parla encore longtemps. Il me parla de sa famille, de sa passion pour les belles-lettres, et du jazz qu'il aimait écouter, le soir, avant de s'endormir. Enfin, les larmes aux yeux, il m'entretint d'un garçon de mon âge, Alexandre, son fils unique, qu'il n'avait pas revu depuis que Ghislaine avait abandonné le toit conjugal pour se

⁶ Je n'ai jamais rien vu de tel.

réfugier chez un petit capitaine de l'Armée haïtienne. Celui-ci souffrait de cette maladie incurable qu'on nomme sous tous les cieux : la jalousie.

Le capitaine, ne lui avait-il pas intimé l'ordre de se tenir à plus de cinq kilomètres de sa résidence, une perle blanche incrustée dans les flancs de Kenscoff, une paisible localité surplombant Port-au-Prince et ses innombrables taudis? Il avait cru ramener à la raison le capitaine. Ne pouvant le voir ni lui parler, il lui avait écrit une lettre de doléances. Il lui avait fait savoir que Ghislaine ne comptait plus pour lui, que son fils était son unique espérance, qu'il l'aimait et qu'il voulait le voir. Le capitaine avait menacé de l'exécuter. Sur les conseils de ses amis et de ses proches, mon professeur avait dû renoncer à ses poursuites.

Son langage n'était pas celui de l'enseignant calculateur au verbe ciselé, il était simple, direct, vrai.

Un homme parlait, un garçon l'écoutait. J'écoutais battre son cœur. Il me parlait de « mon père », celui qui m'avait maltraité, il était « le prof », celui qui m'aimait. Et quand, ce jour-là, il me faussa compagnie, j'avais compris qu'il était attiré non par mon intelligence mais plutôt par une certaine force de l'âme qui nous confère résilience, nous permet de rebondir, de renaître de nos cendres, de sortir du trou de l'échec où nous enferment, parfois, nos croyances et nos pensées. N'avais-je pas sauté de l'avant-dernière place à la première, bouleversant ainsi « l'ordre » des choses? Mon professeur,

gardait-il au fond de lui l'espoir de revoir son fils, malgré les menaces du capitaine? Allait-il, un jour, comme moi, rebondir?

M. Paul Dubuisson, après s'être tenu éloigné de son fils durant près de six ans, décida de passer outre aux menaces répétées du capitaine. Ni dieu ni diable, personne n'allait l'empêcher de revoir son petit Alexandre. Un jour, par un bel après-midi d'été, il enfourcha sa moto, se lança à la conquête de « la montagne interdite ». Parvenu aux pieds de la villa du capitaine, il interpella ce dernier, qui sortit armé d'une kalachnikov.

Le capitaine, un petit homme trapu aux mains potelées, aux jambes qui rappellent les pattes arrière d'un bouledogue n'hésita pas une seconde à passer à l'acte. Il déchargea sur mon professeur tout le chargeur de son pistolet-mitrailleur. M. Dubuisson, dit-on, avant de s'écrouler, cria le nom de son fils.

J'apprendrai, plus tard, que le gouvernement qui avait succédé à la dictature militaire de Duvalier, nomma l'endroit où mon professeur fut abattu «Place Alexandre », en souvenir d'un homme et de son fils. Quant au capitaine, il obtint le sort qu'il méritait. Jugé par le plus haut tribunal du pays, il fut jeté en prison où un prisonnier fou, par une nuit de pleine lune, l'étrangla durant son sommeil.

Que sont devenus Alexandre et sa mère? Certains affirment qu'ils se cachent dans un endroit sûr en Haïti depuis que la dictature s'est réinstallée dans le pays.

D'autres prétendent qu'ils ont trouvé refuge loin, très loin de l'île dans un pays d'Afrique centrale ...

Alexandre, où est-il? J'entends encore la voix de son père. Elle me parvient dans un murmure entrecoupé de cris, cris de douleurs, d'épouvante et d'effroi. Il a souffert, mon professeur. Six ans loin de son fils. Jamais, il n'aurait cru que Ghislaine lui aurait joué un si vilain tour. Quoi! Le laisser, lui, pour un chimpanzé de capitaine, un bout d'homme pareil à une souche, aux épaules démesurément larges, un bipède sans plumes dont la tête volumineuse, mal rasée, bosselée, tachetée par endroits rappelait un masque d'halloween plutôt qu'une tête d'homme. Quoi! L'abandonner pour se jeter dans les bras de ce vieux macaque!

Depuis la naissance de son fils, voulant le garder auprès de lui, il s'évertuait à se rapprocher d'elle, mais en vain. Le mal était déjà fait. Elle était partie avec Alexandre, et il n'était pas question qu'il l'abandonnât. Il allait tout faire pour le revoir. Six mois après la fuite de sa femme, ses multiples démarches le conduisirent aux pieds de la villa du capitaine qui, après lui avoir craché dessus, menaça de le tuer si jamais il le retrouvait près de sa maison. Homme des basses besognes du régime sanguinaire de François Duvalier, le capitaine s'était illustré par son goût prononcé de la crapule et des exécutions sommaires en plein jour. Il avait décapité tant de « chrétiens vivants » qu'on le surnommait « El diablo », quolibet dont il s'enorgueillissait. Il portait des t-shirts où le mot « El diablo » était inscrit en lettres rouges.

Paul Dubuisson était un homme de courage. Il comptait, malgré les menaces du capitaine, retourner chez ce dernier pour revoir son fils. Mais les larmes qui coulaient jour et nuit des yeux d'une femme, Maria Solange, la grand-mère d'Alexandre (elle avait juré de se suicider si mon professeur se faisait assassiner par le capitaine) avait fini par avoir raison de l'esprit combatif et entêté de Paul Dubuisson. Voilà pourquoi il était demeuré six années loin d'Alexandre jusqu'au décès de Maria Solange. Cette dernière n'était pas encore enterrée quand M. Dubuisson osa se présenter chez « El diablo ». Sa mère morte, il se sentait dégagé de la promesse qu'il lui avait faite. Il pouvait enfin voir son fils, et en mourir.

Pendant dix ans, André et Bob demeurèrent retranchés dans leurs châteaux forts en haut de la colline. Ils n'osaient en descendre. Bob étudia le droit commercial. André opta pour la médecine dentaire. Ils continuèrent à se fréquenter. Bob, célibataire invétéré, entretenait diverses liaisons, ne se maria pas, et n'eut pas d'enfant. André jeta son dévolu sur une amie d'enfance, Sandy, qu'il épousa et avec laquelle il eut l'inimitable Charles Grosjean.

Si Bob semblait s'être résigné à son destin de petit bourgeois, André, au fil des années, devenait de plus en plus obsédé par ce qu'il appelait « sa vie passée ». La révolution, après tout, était possible. Il eût fallu le sacrifice suprême pour qu'elle se réalisât. Sa vie, valait-elle la peine d'être vécue quand des centaines d'individus mouraient chaque jour de faim, de privation de toutes sortes, quand des centaines d'autres étaient, sans cesse, humiliés, maltraités, exécutés?

Enfoncé dans son rocking-chair en cuir noir, Bob ne pouvait soutenir le regard d'André. Il avait depuis longtemps renoncé à toute forme de lutte. Il avait réussi à « se caser ». Il avait pris, à son insu, de l'embonpoint. Ses cheveux, autrefois drus et abondants, avaient déserté son crâne comme ses rêves, son esprit. Il s'était rendu compte de l'énormité de la tâche à accomplir, de

l'immense défi à relever. Avec le temps, il était parvenu à se convaincre qu'il avait fait le bon choix. N'était-il pas toujours debout? N'avait-il pas survécu à tous ses déboires? Il n'avait plus vingt ans. Il avait perdu ses cheveux et ses illusions. Il ne croyait plus en la révolution. S'il n'avait plus remis les pieds dans la boue des bidonvilles, ce n'était pas parce qu'il avait peur des malfrats du régime. François Duvalier venait «d'être déclaré officiellement mort». Jean-Claude, son fils, âgé de dix-huit ans, lui avait succédé à la présidence à vie. L'air semblait moins vicié. Le corps barbare et sanguinaire des Tontons Macoutes avait cédé la place à un autre Corps en apparence « plus civilisé » : le Corps «des Léopards». Le fils du dictateur n'avait-il pas tendu « le rameau d'olivier » aux opposants de son père? Bob Charlier pouvait, donc, s'il le voulait, descendre vers la mer, vers ceux qu'il appelait autrefois « ses frères de combat ». Mais non! Son cœur n'y était plus. Il avait renoncé à sa vie d'autrefois, à tout ce qui lui donnait un sens, il avait renoncé à ses rêves, (ses rêves les plus fous), à tout ce qui faisait vibrer son corps, et battre son cœur. « Si ces gens devaient t'attraper une fois de plus ... » Durant plusieurs années, ces paroles graves et menaçantes dites par son oncle Frantz – le calme de sa voix, à les prononcer, semblait donner aux propos de ce dernier une force inhabituelle de dissuasion – lui avaient martelé les oreilles, l'avaient poursuivi jusqu'au fond de sa conscience. Bob Charlier, avait-il peur de mourir? En ce temps-là, ne disait-il pas que la vie et la mort sont inextricablement liées, que les deux représentent une seule et même condition : la condition humaine?

En ce temps-là, ne disait-il pas que celui ou celle, qui avait peur de mourir, avait aussi peur de vivre? Bob Charlier avait-il peur de souffrir? En ce temps-là, ne disait-il pas que nul ne se connaît vraiment tant qu'il n'a pas souffert? Pourquoi, donc, avait-il renoncé à « l'action politique », celle qui allait, enfin, redresser les torts faits depuis près de deux siècles à la majorité haïtienne bafouée et humiliée? Durant les années de liberté, qui suivirent sa dernière arrestation, il se vautra dans des livres de philosophie et de sciences, y cherchant avidement cette logique platonicienne ou cartésienne qui ne semblait nullement coller à la réalité qu'il vivait. Frantz Charlier veillait sur lui. Il guidait ses pas encore chancelants. Chaque fois que son cher neveu se laissait emporter par son cœur, qu'il parlait, les larmes aux yeux, la gorge serrée, de « ses frères et sœurs » démunis, maltraités, chaque jour humiliés, Frantz lui laissait entendre que la vie est ainsi faite, que la souffrance est donnée par les dieux au genre humain comme une possibilité à l'homme d'aller plus loin dans sa quête de l'absolu. Il lui disait du même souffle qu'il ne devait pas se mettre la corde au cou en s'obstinant, sur cette terre de fous, à poursuivre une lutte perdue d'avance. « Le bon sens, le bon sens, doit en tout prévaloir! », lui disait-il souvent. Mais était-il logique que des centaines d'enfants meurent, tous les jours de faim, de malnutrition et de privations de toutes sortes? Était-il logique que des jeunes filles pubères et pauvres, arrachées tous les soirs de leurs cabanes, soient violées par des bandes de voyous armés? Et que penser de la mort atroce de ses vingt-cinq compagnons et compagnes dont les corps furent retrouvés, carbonisés, au fond de la cachette maudite?

Durant plusieurs années, il chercha à comprendre l'incompréhensible. Déchiré entre « la logique » implacable de son oncle et son cœur qui « la » rejetait, son être finit par s'attiédir. Au début, il ne se rendit pas compte du changement qui s'opérait au fond de lui à la façon de mille gouttes d'eau dégoulinant sur une barre d'acier. En fait, il se croyait le même. Il attendait, dans l'ombre, que le peuple haïtien, de lui-même, se soulevât! Alors, dans l'euphorie de l'Espoir retrouvé, il le rejoindrait. Ils marcheraient comme un seul homme, frappant le sol de la patrie des semelles de leurs souliers dont le rythme fier et enjoué accompagnerait leurs chants de liberté. Ses rêves d'un changement réel avaient cédé toute la place à la rêvasserie. Il ne faisait que parler de la révolution. Le mal était fait. La «démagogite » avait atteint son cerveau.

André Grosjean s'efforçait de suivre son ami dans ses divagations. Il était demeuré à ses côtés dans l'action comme dans l'inaction. Son amitié envers lui ne s'était jamais démentie. S'il avait renoncé à la lutte, c'était, semble-t-il, plus par amitié pour Bob Charlier que par conviction personnelle. Quand son ami tenait à le convaincre du bien-fondé de son choix, il se contentait, parfois, de lui sourire. Il aimait Bob comme il aimait ses frères démunis. Il le sentait seul, en lutte avec lui-même, en lutte avec son choix. Ce n'était pas le sien, car pour la libération des masses populaires, il était prêt, lui, André Grosjean, à mourir. La sixième fois (quand les vautours avaient plongé leurs sales becs dans son

sang) n'allait pas être la dernière. Il y aurait sûrement une septième fois, laquelle pouvait lui être fatale, sûrement. Mais André Grosjean, lui, n'en avait cure. Résolu, il s'avançait vers la vie, convaincu que son choix de faire une différence dans la vie de ses compatriotes, n'était même pas, au fond, le sien, qu'il lui était imposé par le Destin, son destin, et que, par conséquent, il ne pouvait s'y soustraire. Il se sentait marqué par « son choix » comme le Christ, par sa croix. Il devait le porter dans la douleur «ce choix» qui finirait par l'emporter. Il s'avançait vers la vie comme ces libellules qui s'avancent vers la lumière, et qui finissent par se brûler les ailes au contact de l'ampoule électrique. André Grosjean n'était pas fait pour s'enfoncer la tête dans le sable. Il aimait le grand air. Il aimait la vie. Il était fasciné par le soleil, par tous les soleils. Il luttait contre tous les nuages qui empêchent l'homme de voir la beauté du jour. Pour qu'un jour nouveau se levât sur l'île d'Haïti, pour que le peuple, enfin, connût, ne serait-ce qu'un minimum de bien-être, il luttait. Il devait lutter. Les années qui suivirent « le choix de Bob », qui, suite à leur dernière arrestation et sur les insistances de son oncle, avait mis fin à ses activités politiques, furent pour André Grosjean des plus éprouvantes.

- André, je dois te parler, lui avait soufflé Bob, sur un ton de confiance.
- De quoi est-il question, Bob?
- J'ai longuement réfléchi, André, à ce que je vais te dire.

Il hésita, un moment, regarda André qui était demeuré impassible; puis il enchaîna, fixant le vide :

- Euh! ... Je ne trouve pas les mots ... André, tu me connais ... Ou Konnen jan mwen renmen ou⁷.
- Oui, je sais, que tu m'aimes, répond André. De grâce, va droit au but.
- D'accord! D'accord!
- Alors, de quoi s'agit-il?

La phrase tomba tel un couperet.

- André, je choisis d'écouter la voix de la raison. Je mets fin, dès aujourd'hui, à nos activités.

André trébucha. Il s'appuya sur un tabouret de bar adossé contre une balustrade en fer forgé entourant l'une des deux terrasses de l'immense résidence des Charlier. La terrasse, proéminente, rectangulaire, suspendue entre ciel et terre, surplombait majestueusement Pétion-ville. Son regard se portait au loin, très loin, par-delà les maisons luxueuses avoisinantes, par-delà la verdure.

Il revit des centaines de cabanes flanquées les unes contre les autres à l'intérieur d'un périmètre de fortune. Il revit Dieudonné, sa femme, Caroline, et leurs cinq enfants : Marie-Louise, Dieusibon, Daméus, Joe, Francine. Il les connaissait tous. Il les revit, entassés, dans une chambrette en paille qui croulait sous le déluge. Dieudonné ne baissait jamais les bras. Chaque fois que la pluie détruisait sa hutte, on le voyait aussitôt se remettre au travail. La

⁷ Tu sais à quel point je t'aime

cabane, alors, surgissait de la boue, triomphante, plus belle, plus solide que jamais, prête à affronter la rafale nouvelle.

Il revit Mirna, cette femme qui devait être âgée de plus de quatre-vingt-cinq ans, en compagnie de son époux, Alfred, presque centenaire. Ils eurent six enfants qui périrent accompagnés de leurs enfants respectifs dans les cales d'un bateau de fortune qui fit naufrage au large des côtes de la Floride. « Ils étaient si près, si près du paradis » lui avait murmuré, un soir, Mirna, les larmes au fond de ses yeux opaques, ses pauvres yeux affligés de cataractes.

Il revit le p'tit Gaston, âgé de huit ans à peine, qui, au lieu d'aller à l'école, devait rester à la maison pour aider sa mère, Francine, dans l'accomplissement des nombreuses tâches ménagères. Francine, dont les Tontons Macoutes avaient froidement assassiné le mari, devait souvent laisser, toute seule, dans la hutte familiale sans nourriture et sans eau potable, sa fillette Julie âgée d'à peine cinq ans, alors que son garçon devait l'accompagner au marché de fer de Port-au-Prince pour l'aider dans son maigre négoce de vêtements usagés.

André demeura, un long moment, appuyé contre la balustrade de la terrasse, les yeux fixés au loin. Bob devina qu'il pleurait. Il s'approcha auprès de lui. André ne bougea pas.

- Je comprends ta douleur, André, lui dit-il; elle est aussi ma douleur. Crois-moi, c'est un choix qui me brise le cœur. En les laissant à leur sort, je sens que je m'abandonne moi-même. Notre peuple a besoin d'un guide sûr. Avec ton appui, j'ai cru longtemps pouvoir l'être. Mais je n'ai plus la force de continuer. Pardonne-moi, André, Pardonne-moi ...

Bob Charlier s'efforçait de retenir ses larmes. Elles glissaient sur ses joues, presque malgré lui. André se retourna, le regarda un court instant, puis il le prit dans ses bras. Les deux hommes sanglotaient, serrés l'un contre l'autre.

André promet alors à Bob de mettre un terme à ses activités politiques et sociales. Ce dernier n'avait aucune raison d'en douter. Leur amitié était coulée dans le roc. Ils savaient d'instinct qu'ils pouvaient tout se dire. N'avaient-ils pas, ensemble, descendu aux enfers? N'y avaient-ils pas côtoyé le diable et ses acolytes? Brassés, secoués, chauffés à blanc – leurs multiples déboires, ne les soudaient-ils pas l'un à l'autre? Toutefois, leur amitié saurait-elle s'accommoder de jours plus sereins? Les sentiments réciproques de respect, de ferveur et d'admiration qui, depuis toujours, les animaient, ne puisaient-ils pas leur force et leur noblesse dans leur engagement en faveur des opprimés? Pouvaient-ils continuer à s'aimer, à s'ouvrir l'un à l'autre sans s'ouvrir aux plus misérables des leurs?

Dix années passèrent au cours desquelles Bob et André se tinrent éloignés des bidonvilles. Retranchés dans « ces superbes quartiers d'en haut » qui surplombent la déchéance humaine la plus désolante et la plus désespérante, ils faisaient figure de deux généraux vaincus, cantonnés dans leurs châteaux forts. Bien qu'ils eussent à leur portée tout ce dont ils avaient besoin pour mener « la dolce vita », exilés, au sein de leur propre patrie, de tout ce qui donnait un sens à leur vie, de tout ce pourquoi ils avaient tant lutté, tant souffert, ils regardèrent passer les années, le cœur gros d'amertume. Au fil des années, ils devinrent « autres ». Leur vie se transforma. Leur classe sociale les rattrapa. Ils redevinrent petits-bourgeois. Les cris de douleur des misérables, échappés des dépotoirs où ils croupissaient jour et nuit, leurs cris de révolte étouffés sous la constante menace de représailles; tous ces cris issus des profondeurs du ventre, des tripes, du cœur et de la conscience de l'homme qui sait qu'il n'est pas qu'un animal, qu'il est plus qu'un animal. Oui, tous ces cris maintenant parvenaient jusqu'à eux, affaiblis par la distance, par l'abîme qui les séparait de leurs frères et sœurs d'autrefois. Ah! Qu'ils étaient loin des pauvres maintenant, eux qui, jadis, en étaient si proches! André Grosjean, le chirurgien-dentiste n'offrait pas de soins dentaires gratuits. Une clientèle triée sur le volet – des bourgeois et petits-bourgeois comme lui – l'enrichissait. Dans un pays où le revenu annuel per capita ne dépassait pas cent-cinquante dollars canadiens, André Grosjean gagnait près de trente mille dollars u.s. par année. Quant à Bob Charlier, son poste d'enseignant, à la Faculté de droit de Port-au-Prince, était loin de représenter son unique source de revenus. Son immense connaissance

de l'immobilier antillais, de l'industrie du Tourisme, et du droit commercial, il la mettait au service d'une clientèle bourgeoise qui accumulait des luxueux domaines à des prix forfaitaires. La tâche de Bob Charlier consistait à fixer les prix d'achat et de vente. Sa rémunération pouvait atteindre jusqu'à dix mille dollars u.s. par transaction. Riches d'une telle fortune, comment pouvaient-ils comprendre la douleur des pauvres? Ces derniers n'étaient plus pour nos deux hommes qu'un lointain et triste souvenir.

La résidence de Bob Charlier contenait plus de quinze chambres construites en marbre blanc, une demi-douzaine de toilettes, deux jacuzzis, un immense salon rehaussé d'une panoplie de tapis persans et de meubles antiques. Tout chez Bob respirait le bien-être, la fortune, l'aisance. Toujours enfoncé dans son rocking-chair, la question que venait de lui poser André ne semblait nullement le préoccuper. Mais de quelle révolution parlait-il? À qui faisait-il allusion? André comprit que Bob n'était plus le même, et que jamais il ne pourrait revenir à ses amours défuntes. Son ami avait accumulé une trop grande fortune pour qu'il parvînt à s'en éloigner. Il s'était trop longtemps éloigné de la bergerie pour qu'il se souciât de la vie de ses brebis. Il s'en était déconnecté. À jamais.

André, lui, malgré tout, n'avait jamais cessé de se préoccuper du sort de « ses frères » comme il les appelait. Il s'en voulait même de les avoir délaissés. Mais chaque fois qu'il en parlait à Bob, ses propos empreints de grâce et

d'humanité se perdaient dans le vide, le vide de son écoute et de son indifférence. Bob Charlier n'osait l'écouter de peur de retrouver sa générosité d'autrefois tapie au fond de son cœur tuméfié de luxe, d'arrogance et d'orgueil.

André regarda par l'une des neuf fenêtres concaves du salon. La pluie avait cessé. L'eau boueuse, qui avait rempli la rue principale, s'était écoulée vers la mer par toutes les ruelles, les fentes, les rigoles de la ville. Le vent ne soufflait plus. Le ciel, délivré des nuages, comme une femme de son nouveau-né, semblait exulter. Sa voûte d'un bleu surréel, éclatant et pur, ruisselait sous le soleil. Les maisons avoisinantes, faites en pierres concassées, avaient résisté aux assauts répétés de l'ouragan. Mais qu'en était-il des gens d'en bas? André n'arrêtait pas d'y penser.

L'heure avançait. Il devait rentrer chez lui. Il téléphona à son épouse, Sandy, qui accourut vers lui tenant une petite valise où elle avait pris soin de mettre deux paires de chaussures, des slippers, des chaussettes et des vêtements de rechange pour Charles et André. Une fois arrivée « au château » où son époux et son garçon l'attendaient, elle salua Bob qui s'empressa de se lever pour l'embrasser, vida sur un sofa en cuir noir le contenu de sa valise; puis elle y plaça les vêtements mouillés de son époux et de son garçon. Revêtus de vêtements propres et secs, les pieds bien au chaud dans leurs nouvelles chaussures, André et son fils quittèrent « la villa » sous les yeux à la fois amusés et attendris de Sandy.

Ma mère ne ressemblait en rien à mon père. Je n'ai jamais compris par quel coup du sort ces deux êtres s'étaient rencontrés, avaient décidé de se marier et d'avoir des enfants. Ils représentaient à mes yeux deux entités distinctes. Ma mère rayonnait d'exubérance. Mon père était mystérieux et sombre. Ils formaient un couple qu'on eût dit né pour la guerre plutôt que pour l'amour. Ils ne s'embrassaient pas, ils avaient des prises de bec. Ils ne se parlaient pas, ils se hurlaient des insanités. Enfant, j'étais témoin de scènes d'une telle horreur que je me fermais les yeux d'épouvante.

Mon père rentra dans la maison, renversant d'un coup de pied la porte principale. Arrachée de ses gonds, la porte s'envolait. Pétrifié, je me réfugiai dans le placard de la chambre à coucher de mes parents. Je collai mon œil droit à un trou du placard, je voyais ma mère. Elle se tenait, jambes écartées, au milieu de la chambre, prête à bondir. Son front se pliait, ses paupières se fermaient, s'ouvraient et se refermaient sur des yeux brun clair qui paraissaient sortir de leur orbite. Vite, elle se plia, se releva, se replia, posa un genou sur le sol de ciment, lorgna sous le lit, s'empara avec énergie d'un long bâton qu'elle brandissait dans l'air, le visage menaçant. À ce moment précis, mon père entra en trombe dans la chambre à coucher. Il gesticulait en se frappant la poitrine : « Fanm, fanm kote ou ye? Kisa ou fout fèm konsa, fanm?⁸ ».

⁸ Femme, femme, où es-tu? Qu'as-tu osé me faire?

Ma mère s'en alla alors, résolue, à sa rencontre, et d'un coup de bâton bien placé expédia mon père au sol où il s'écrasait en un fracas étourdissant. Je fermais les yeux. Je tremblais. Je faisais pipi dans ma culotte. J'avais froid. Le sort de mon père m'inquiétait : je continuais de regarder. Il était allongé sur le sol, comme mort. Était-il mort? Le sang coulait de sa tête. Ma mère, surexcitée, s'approcha de lui, lui lança des insanités : « Pitit san papa ou fèm tèlman soufri; ke tout san ou koule tankou ou n riviè ... ke tout san ou koule ... al fout jwen diab papa ou lan lanfè?⁹ »

Puis, par trois fois, elle lui botta le cul : « Men pou ou, malpropr; map aprann ou pou pa pran fanm pou ou n pil kaka¹⁰ » lui dit-elle..

Ma mère se retourna, s'avança vers le placard, grands dieux! Elle allait me découvrir? Je me recroquevillais dans le noir, et j'attendais ... J'attendais, le souffle haletant, qu'elle ouvre les deux battants du placard. Elle ne venait pas. Je me relevai. Je collai à nouveau mon œil droit dans le trou. Mon père était-il mort? Et dieux! Que voyais-je? Mon père soudain, tel un fantôme, qui se relevait. Il s'empara du bâton que ma mère venait à peine d'utiliser pour le frapper, l'attrapa par le pan de sa robe blanche tachée de sang, la fit trébucher, se précipita sur elle, et lui asséna un coup de bâton à la tête. Ma mère perdit connaissance. Je ne voyais que rouge, le sang de mon père se mêlant, en une vision apocalyptique, à celui de ma mère.

⁹ Enfant sans papa, fils de bâtard. Tu m'as fait tant souffrir, Que ton sang coule comme une rivière. Qu'il coule, ton sang. Va rejoindre ton père, le diable, dans les feux de l'enfer.

¹⁰ Tiens, ordure, ça t'apprendra à ne pas prendre les femmes pour de la chiure de charognard!

À ce moment précis, ma sœur, Françoise, ne se doutant de rien, rentra dans la chambre. Mon père, voulant lui cacher l'horreur de la scène, poussa un cri : « Sors, sors d'ici, vite sors petite folle! Tu n'as rien vu, d'accord! ». Ma sœur criait. La tête entre ses mains, elle quitta la chambre à reculons, sauta par-dessus mille objets hétéroclites, atteignit la sortie, s'enfuit en criant à tue-tête.

Les cris, que poussait ma sœur, attirèrent quelques curieux. L'un d'eux, Joseph, un ami de longue date de la famille, rentra en trombe dans la maison, pénétra dans la chambre où gisait sur le ciment le corps ensanglanté de ma mère. Il se jeta sur elle, en criant, releva sa tête meurtrie d'une main et prit son pouls de l'autre. « Li vivan, li vivan, mési Bon Die lap respire¹¹ », disait-il en jetant vers mon père un regard d'acier; puis il se relevait avec elle, l'enveloppant de ses bras musclés.

Mon père baissa la tête, tenant d'une main le bâton compromettant, et s'appuya de l'autre contre un mur de la chambre. De ma cachette, je distinguai les empreintes de ses longs doigts qui glissaient lentement sur le mur blanc. Le visage de mon père, blême, se crispait. Ses yeux fixaient le vide. Il se mordait les lèvres. Ses doigts continuaient leur descente vertigineuse. Ils m'intriguaient. Ils tentaient de s'accrocher au mur. On eût dit un corps blessé à mort, vidé de son sang qui traînait sa blessure jusqu'au bout de la rage. Les doigts de mon père s'énervaient. Le mur résistait. Il semblait s'opposer à la poussée de la sève dans les doigts. Mon père s'écroula, enfin. Joseph debout, suant et en larmes, lança vers mon père un regard de dépit avant d'emporter ma mère hors de la chambre funèbre.

¹¹ Elle est vivante, elle est vivante, Dieu merci elle respire

Je m'affaissai à mon tour, dans le noir, au fond du placard. Sur mes lèvres, un goût de sang acre, dans mes narines une odeur de charognard, dans mes yeux, la mort.

Mon père me montrait, ainsi, ce dont sont capables les hommes.

André Grosjean habitait non loin de la résidence de son ami. Il longea vers l'est sur une distance de cinq cent mètres, la rue principale, tourna sur une ruelle à gauche. Quelques pas de plus, il était chez lui. Sa maison, qui contenait sept chambres, quoiqu'elle s'apparentât par son architecture externe à la résidence de Bob, n'était pas un château. Elle n'avait rien du faste et de l'extravagante opulence qui se dégagait de l'immense habitation des coins Lamarre et Villate. Elle ne renfermait que deux salles de bain, une cuisine, un salon. Un fait à noter : les meubles « made in Italy » en tissus de soie, qui décoraient le salon, étaient élégants et de bon goût. Le p'tit Charles y vivait, entouré de l'affection de ses parents. Il aimait son père autant qu'il adorait sa mère. Sandy s'occupait de la maison et de « ses deux hommes » – comme elle les nommait – avec une énergie et une passion hors du commun. Rien chez elle ne traînait, rien ne devait traîner. Les chambres devaient être impeccablement tenues. André et Charles dépendaient d'elle. Son nom résonnait partout : « Sandy ... ma douce Sandy ... maman Sandy ... Où es-tu Sandy? Que j'ai faim Sandy... » Fidèle à elle-même, douce, attentionnée, attentive aux mille préoccupations de sa famille, elle répondait toujours : présente! On ne la surprenait jamais désœuvrée. Toujours, elle s'affairait à quelque tâche ménagère. Sa maison était son univers. Elle en était la reine, une reine aimante et aimable. Belle, d'une beauté qui se reflétait surtout dans ses

beaux yeux clairs en forme d'amande. Des yeux qui nous ensorcelaient et nous hypnotisaient quand, si doucement, elle nous regardait.

André Grosjean se considérait fortuné d'avoir repéré une perle si belle et si rare. Il l'avait connue depuis qu'il n'était qu'un tout jeune homme. Puis il l'avait perdue de vue. En fait, elle était partie. Il ne lui avait pas accordé toute l'attention – qu'on se doit d'accorder à une reine – quand l'heureux destin l'avait mise sur sa route. En ce temps-là, il n'avait d'yeux que pour le pays. Il lui disait souvent que la révolution allait faire de cette île qu'il adorait une terre où il ferait bon vivre. Sandy l'aimait, mais elle avait vite compris qu'il était « ailleurs », que son cœur ne battait pas que pour elle.

Le temps s'écoula. Dans d'autres bras, il connut le plaisir, et non l'amour. Les yeux d'amande de Sandy ne l'avaient pas quitté. Un jour, le destin, qui d'ordinaire ne frappe qu'une fois, frappa à nouveau. Il la revit! Elle déambulait, un matin, au long des trottoirs, où se rejoignent les rues Villate et Lamarre. Incommodée par une carie qui la tourmentait depuis quelques jours, elle avait décidé d'entrer dans une clinique dentaire. Ô bonheur! Que vit-elle! André Grosjean la soigna dans les deux sens du verbe. Après lui avoir fait un plombage, il l'invita à dîner. Cette fois, il lui accorda toute son attention. Il la traita comme on traite les reines : avec la plus grande vénération. Elle était fort belle, il la désirait. Mais il ne s'empressa pas de faire sauter les bretelles de son soutien-gorge. Il attendit. Huit mois plus tard, la reine était prête pour le grand

saut. André Grosjean l'épousa. De leur union naquirent deux enfants. L'aînée, Mireille, qui mourut à l'âge de six mois d'une bronchiolite. Charles, né prématurément, trois années plus tard, le 15 avril 1973, jour commémoratif de la mort de sa sœur aînée – plongea les Grosjean dans le désarroi le plus total. Leur garçon, affligé de multiples troubles respiratoires, demeura plusieurs mois à l'hôpital. Décidément, « le mauvais sort » semblait s'acharner sur eux. Ils se cramponnèrent l'un à l'autre, forts de leur seul amour. Ils refusèrent, cette fois, le verdict du destin. « Charles survivra, se disaient-ils, Charles doit survivre! ».

- Vini jwen mwen, cheri. Non! Se pa avèk ou map pale, André¹².
- Non! Se pa ou menm papa, non se pa ou menm papa¹³ ... c'est moi que maman appelle.

André, qui était perdu dans ses pensées, revint, soudain à lui-même.

- Oui ... je sais ... je sais, mon fils, c'est toi que maman appelle.

Ils aimaient cet enfant d'un amour dont, seuls, sont capables les dieux. Leurs yeux s'animaient et s'éclairaient à sa vue. Ils n'avaient sur les lèvres que des paroles de tendresse et de vérité dont ils l'abreuvaient jour et nuit. Charles était leur petit prince. Ils veillaient sur lui. Il occupait le plus clair de leurs pensées. Leur vie n'avait de sens qu'auprès de lui. Ils s'y attachaient d'autant plus que Mireille n'avait pas eu, elle, la chance qu'il avait, lui, de grandir, de durer, de vivre. En l'aimant, leur petit prince, d'un amour si grand, André et Sandy pensaient que Mireille, l'ange trop tôt disparu, vivrait au fond de leurs

¹² Viens me trouver, chéri. Non! Il ne s'agit pas de toi, André.

¹³ Non! Ce n'est pas toi, papa, non ce n'est pas toi, papa.

couvraient cet enfant transcendait l'espace et le temps, renversait les barrières qui séparent les morts des vivants, l'illusion de la réalité. Dans son infinitude, cet amour pour cet être fragile, le cadet, le rescapé, effleure, par-delà les mirages du monde, le visage fuyant de l'aînée, celle qui n'aura pas vécu. C'est cet amour qui, les soudant l'un à l'autre, comme les parties d'une fracture, leur avait donné la force de guérir de la peine incommensurable que leur causa la mort absurde de Mireille, de surmonter jour après jour leurs anxiétés et leur angoisses, et, enfin, après trois longues années de deuil et de douleur, de tenter à nouveau l'aventure, d'envisager avec sérénité la naissance d'un nouvel enfant.

Charles n'avait pas revu Bob depuis très longtemps. Il n'était plus un enfant. Il ne comprenait pas pourquoi son père ne voulait plus l'amener chez « l'homme chauve ». Celui-ci avait laissé dans son jeune esprit une forte impression. Charles le trouvait drôle, très drôle. Son air débonnaire, décontracté, nonchalant lui plaisait. Il se souvint de son crâne chauve et proéminent, de ses grands yeux marron, des yeux de fauve, qui roulaient sur eux-mêmes, montaient, descendaient, allaient dans tous les sens avec une telle vivacité que l'enfant crut qu'ils pouvaient, à tout moment, s'échapper de leurs cavités. Il voulait revoir « ces yeux » qui lui avaient donné tant de frissons. Un jour, alors qu'il insistait pour revoir « l'homme chauve », son père lui laissa entendre, à sa plus grande stupéfaction, que Bob Charlier n'était plus son ami, et qu'il ne pouvait, donc, plus mettre les pieds chez lui. Le jeune Charles était

abattu. Ses parents essayèrent de le consoler. Sa mère poussa la cocasserie jusqu'à se transformer en clown arborant une moustache, un nez et des cils postiches. Rien n'y fit. Charles voulait revoir l'homme aux yeux de fauve.

Puisqu'il ne pouvait plus revoir son clown, il allait le recréer. Parviendrait-il à le remplacer? À force d'exercer ses petits yeux, en les faisant tourner sur eux-mêmes, à ressembler à ceux de son idole, il lui semblait qu'ils avaient fini par en épouser la forme, le volume et même l'ironie. À douze ans, il se sentit fin prêt pour la grande aventure de l'humour. Depuis qu'il avait vu Bob et ses yeux de bouffon, il savait, sans l'ombre d'un doute, qu'il allait se plaire à faire comme lui le clown. Son père s'en était vite aperçu, mais il avait en tête d'autres rêves pour son garçon. Il voulait lui inculquer « le sens du sérieux ». Il fallait, donc, à tout prix lui interdire la fréquentation du bouffon qu'était, avec le temps, devenu Bob Charlier. Bien qu'il n'eût pas toujours été un guignol, retranché dans son château fort des rues Lamarre et Villate, gavé de biens de toutes sortes, gâté par l'aisance, il l'était devenu à son insu. La bouffonnerie lui servait, en quelque sorte, de palliatif. Elle lui permettait de rire de lui-même, des êtres et des choses, de tout relativiser, de se disculper, d'avoir bonne conscience en menant au cœur de la misère la plus déshumanisante la vie extravagante d'un homme riche. Un grand philosophe écrit si justement : « Le rire ressemble aux larmes comme deux gouttes d'eau – sans les gouttes d'eau – quand on rit de quelque chose qui devrait faire pleurer ».

Le jeune Charles ne savait rien du passé des deux hommes. Il ne voyait que le visage radieux, les yeux exorbités d'un homme auquel il eût aimé s'identifier. Son père, de son côté, avait la mine trop sérieuse, trop crispée pour vraiment lui plaire. Faire des farces était son passe-temps favori, faire rire les jeunes gens de son quartier lui procurait un plaisir viscéral, un bien-être suprême.

À douze ans, Charles avait décidé, en dépit des constantes remontrances de son père, qu'il était un clown, et rien d'autre. Puisque son père lui avait interdit d'aimer son idole, il allait se donner en spectacle pour que tout le monde puisse goûter à la joie et la tendre ironie qui émanaient de ses yeux espiègles. Tous les enfants du quartier, et des quartiers avoisinants, tous les enfants de tous les quartiers auraient droit d'assister gratuitement à son « one man show ». Il dédia son tout premier spectacle à son clown favori, l'homme aux yeux de fauve, Bob Charlier.

Dans un pays où la liberté d'expression – en fait, celle de toutes les expressions qui dérangent – était brimée, son spectacle se voulait, avant tout, un plaisir pur des sens, de l'esprit, et des yeux. Mais le jeune Charles, héritant de son père « la fibre révolutionnaire », ne pouvait s'empêcher, derrière chaque mimique, chaque clin d'œil, de distiller « le message ». Un message fait surtout de signes : roulement d'yeux, claquement de doigts, battement de paupières, éclatement des pupilles, poignée de mains, larges sourires, etc. Charles

Grosjean avait une façon de se tenir la mâchoire, et, se pinçant le bout des lèvres, il nous fixait de ses yeux d'aigle réduits à deux fentes par la fixité même. Il nous tenait. Personne n'osait bouger. On respirait à peine. Soudain, en un éclair, ses pupilles se dilataient, ses yeux se mettaient à rouler tapageusement au fond de leurs cavités, les plis, qui assombrissaient son front, se dissipaient, ses sourcils se décontractaient, ses lèvres s'ouvraient pour laisser échapper des mots, qu'aucun adulte ne pouvait prononcer impunément au cœur de la jungle duvaliériste. Parfois, les gens reculaient, épouvantés par tant d'audace et de candeur comme pour se dissocier du jeune comique qui, d'un clin d'œil complice, leur faisait alors, signe de se rapprocher.

André, qui n'avait jamais assisté au spectacle de Charles, fut mis au courant par « Les Léopards » du régime de Jean-Claude Duvalier des « dérèglements » de son fils. Ils lui intimèrent l'ordre d'étouffer son élan, de le tenir étroitement à l'œil, bref, de mettre un terme à ses shows qui dérangent, disaient-ils, l'ordre public.

André Grosjean était, avec le temps, devenu un homme respecté dans sa communauté. Tout le monde le désignait par le vocable : « Le bon docteur ». Cela faisait longtemps qu'il ne se mêlait plus de politique. Les suppôts du régime dictatorial, qui depuis vingt-six ans, ne l'avaient jamais vraiment quitté des yeux, le savaient fort bien. Maintenant, c'était son fils âgé de douze ans à peine, qui dérangeait. Un sourire moqueur effleura ses lèvres : le fils poursuivra

l'œuvre inachevée du père. Il était content qu'il en fût ainsi. Il connaissait, mieux que tout le monde, l'entêtement de son fils, sa passion pour le guignol. Comment donc tempérer ses ardeurs de jeune comique révolutionnaire? N'était-il pas trop tard pour pouvoir y prétendre? Le mal que ces chenapans voulaient extirper du tronc, n'avait-il pas déjà envahi les branches de l'arbre?

Oui, il était content qu'il en fût ainsi. S'ils avaient réussi à le museler, lui, le père, contre le fils, ils ne pourraient rien. Du moins, pas maintenant. Son jeune âge garantissait sa liberté d'expression. Soudain, un éclair traversa ses yeux. Il eut un léger sursaut. Les vautours, oseraient-ils plonger leurs sales becs dans sa chair si frêle? Il ne se faisait point d'illusions. Il connaissait ces vautours de basse-cour dont certains, pour se tailler une place de choix au sein du régime de Jean-Claude Duvalier, allait même, dans leur zèle extrême, jusqu'à « se gaver » de familles entières. Il avait encore à l'esprit l'assassinat crapuleux d'un nourrisson qui fut arraché des mains de sa mère, alors qu'elle implorait les chacals d'épargner son enfant. Le bébé fut criblé de balles, sous les yeux ahuris de la femme qu'ils avaient laissée en vie pour qu'elle fît part de la nouvelle à son époux. Un voisin lui ayant mis la puce à l'oreille, le père du nourrisson avait eu la chance inouïe, peu de temps avant l'atterrissage des charognards, de prendre la poudre d'escampette.

Je me souviens de Boss Pint.

Il exerçait le métier d'ouvrier-peintre jusqu'à la prise du pouvoir par François Duvalier. Puis il poursuivit son métier, mais sous une forme plutôt macabre. Il s'adonna à « la peinture du corps humain », délaissa celle des bâtiments qu'il jugeait, désormais, indigne de son nouveau statut de « chef de quartier ».

Boss Pint croyait vraiment peindre quand il faisait couler le sang des gens à qui il collait le qualificatif compromettant et peu enviable de «kamoken». Il avait pris l'habitude morbide de contraindre ses victimes à se vêtir de blanc avant de les exécuter à bout portant avec une arme à poing. Pour le fou qu'il était, c'était de l'art! Boss Pint, l'ouvrier-peintre, était devenu, à ses propres yeux, l'artiste-peintre. Le corps du malheureux habillé de blanc représentait sa toile; son revolver, dont il ne se séparait jamais, lui servait de pinceau, le rouge sang était sa couleur favorite.

Boss Pint n'aimait pas mon père. Il voulait en faire littéralement «une œuvre d'art» comme il le disait lui-même. Toutefois, la popularité de mon père jointe à sa bravoure semblait l'inquiéter.

Mon père connaissait fort bien le peintre fou. C'était l'homme qu'il avait employé pour la peinture des nombreux bâtiments qui lui appartenaient. Il avait toujours pris soin du névrosé et de sa famille. Il l'avait toujours aidé, allant jusqu'à lui permettre de demeurer gratuitement avec sa femme et ses enfants dans un de ses nombreux logements disséminés à travers le tout Port-au-Prince.

En ce temps-là, mon père était loin de soupçonner qu'un tel homme – qui parlait fort peu, l'appelait toujours : Monsieur Boyer, semblait même maladivement timide – deviendrait, un jour, le monstre dont beaucoup de mes compatriotes se souviennent, et tremblent encore à prononcer le nom.

Boss Pint savait que mon père avait soutenu la candidature de Daniel Figolé, qu'il avait même mis à la disposition de ce dernier toute une lignée de voitures ainsi que des moyens financiers énormes en vue de faciliter l'élection du candidat populiste. Boss Pint savait, malgré la discrétion légendaire de mon père, qui ne se prononçait jamais ouvertement en faveur de l'un ou l'autre candidat, il savait, le psychopathe, de quel côté penchait mon père.

Après des élections truquées à la faveur desquelles François Duvalier s'empara du pouvoir, Daniel Figolé, craignant pour sa vie, prit le chemin de l'exil. Mais mon père refusa de partir. Boss Pint, le timide, devint Boss Pint, le terroriste. Il massacra tant de gens. Il le faisait avec un cynisme tel que plusieurs le prenaient pour le diable lui-même.

Un jour, Boss Pint, armé d'une mitraillette, se présenta chez mon père. Il lui ordonna de descendre du balcon, où il se tenait tranquillement en compagnie de ma mère, ma sœur Françoise et moi. Mon père hésita, un long moment, mais sur les supplications de ma mère, il accepta, enfin, de descendre secouant la tête de dépit. Quand il le vit s'avancer, Boss Pint s'énerva, se mit à gesticuler, recula de quelques pas, pointa son arme en sa direction tout en continuant à crier tel un forcené. Je me bouchais les oreilles. Boss Pint, homme d'un beau noir comme la nuit, devenait soudain bleu de peur.

J'observais mon père qui, lui, descendait, calme et serein, les marches de l'escalier extérieur qui donnait sur la cour où se tenait le diable affolé. J'aurais cru assister à un de ces nombreux films hollywoodiens dont je raffolais tant, n'étaient-ce les larmes qui coulaient des yeux de ma mère. Elle suppliait mon père d'obéir, de faire vite de descendre, et de le faire non pour elle, mais pour Patrick et Françoise.

Quand mon père, enfin, atteignit la cour, Boss Pint recula encore de quelques pas, fit claquer bruyamment sa mitraillette. Allait-il tirer? Je retins mon souffle. Non, Je n'étais pas au cinéma. Je ne rêvais pas non plus. Je sentais la main froide de ma mère sur ma nuque. Tremblante, elle me pressait contre elle. Boss Pint ordonna à mon père de tourner le dos. Mon père refusa. Il fixait Boss Pint qui, lui, levait les yeux vers ma mère et moi, comme cherchant là-haut une raison pour ne pas tirer.

Ce fut, alors, que ma mère chuchota à mon oreille des mots que je devais absolument prononcer si je tenais à revoir mon père en vie. De toute la force de mes faibles poumons, je lançai du balcon : « Papa, papa, gade mwen, ou mèt pati, pa gin poblem, fèl pou pitit gason ou nan ... leve men ou papa souple; papa leve men ou¹⁴ ».

Mon père me regarda. Ses yeux étaient embués de larmes. Puis, secouant la tête encore une fois, il tourna le dos à Boss Pinte, leva en l'air ses deux mains en signe de reddition.

Mon père fut enfermé à la prison infâme de Fort-Dimanche durant près d'un mois. Il fut sauvagement battu. Il eut la vie sauve grâce à l'intervention de ma mère auprès du président-dictateur lui-même avec lequel un célèbre tonton macoute avait réussi à la mettre en relation, moyennant quelques billets verts.

¹⁴ Papa, papa, regarde-moi, il n'y a pas de problème. Tu peux partir. Fais-le pour ton garçon ... lève tes mains, papa, je t'en prie; papa lève tes mains.

André Grosjean se remémora la descente des « Léopards » dans sa clinique à Pétionville. Il avait travaillé toute la journée. Il s'apprêtait à quitter son bureau quand il entendit sonner. L'horloge murale venait de marquer 19 heures. Il ouvrit la porte. Trois hommes s'y présentèrent dont deux de petite taille (ils devaient mesurer 1m 35 chacun) aussi semblables que deux œufs d'une même pintade. Ils étaient plantés sur deux paires de jambes arquées tels des troncs d'arbuste crochus fichés en terre. Leurs bras courts et musclés étaient croisés sur des pectoraux d'acier qui jaillissaient de leurs t-shirts en soie transparents aux couleurs truquées du drapeau du pays : noir et blanc. Nos deux bull-terriers, les yeux rouges, la mine renfrognée, encadraient juste au-dessus de la ceinture – dans un contraste des plus saisissants – une girafe de plus de deux mètres à la forme longiligne. À la vue d'un tel spectacle, André Grosjean recula, épouvanté. Le premier moment de stupeur passé, il leva la tête, au plafond, et s'adressant au géant, il s'enquit de l'objet de sa visite sans qu'il daignât l'inviter à entrer.

- Nous sommes chez vous, monsieur Grosjean, ou konnen pou kisa pavye? ¹⁵. lança le géant sur un ton à la fois sec et grave
- Pou kisa, mwen pa konnen non, dimwen. ¹⁶

¹⁵ Tu sais pourquoi, n'est-ce pas?

¹⁶ Pourquoi? Je ne sais pas, dites-moi.

- Wap fè sanblan ou pa konnen, doktè. Kombyien pitit ou gin yen?¹⁷
- Kisa! mon p'tit Charles! Sak pase?¹⁸
- Monsieur Grosjean, ne jouez pas au petit malin. Vous devez être au fait des activités parascolaires de votre fils.
- Je suis au courant d'une chose, Monsieur, je ne m'intéresse qu'à ses activités scolaires. Rien de plus. Il a bien le droit de s'amuser, non?

Nos deux athlètes qui, jusqu'ici, n'avaient soufflé mot, lancèrent, presque en même temps, sur un ton sarcastique :

- Misie Grosjean! Misie Grosjean!

André, qui regardait le géant jusqu'ici, baissa la tête d'un mouvement brusque.

- Oui, messieurs, dit-il.
- Vous savez pourquoi nous sommes ici, nasilla l'un d'eux, en s'approchant de lui.
- Vraiment, je vous le jure, mwen pa konnen an yen¹⁹.

Le géant, alors, intervint énergiquement. Il parla vite et d'un trait :

- Nous sommes ici, monsieur Grosjean, pour vous dire que votre garçon, Charles, semble prendre un plaisir fou à critiquer Son Excellence, monsieur Jean-Claude Duvalier, le président à vie d'Haïti. Bien sûr, il amuse la foule, il fait rire tout le monde, me direz-vous, sauf notre président. Sa fè lontan nap siveye ti

¹⁷ Tu fais semblant de ne pas savoir, docteur. Combien d'enfants as-tu?

¹⁸ Quoi! Mon petit Charles! Qu'est-ce qui se passe?

¹⁹ Je n'en sais rien.

ou nan²⁰. Vous savez, monsieur Grosjean, votre fils est très astucieux, très intelligent. Misie se ou mèt dam. Li di an pil gwo zafè avèk lang li²¹. J'en ai parlé à mes supérieurs. Ils sont tous catégoriques : les spectacles du p'tit comique, fôk sa sispan jodia menm. Prezidan an pa kontan, li pa kontan. Ou tandem, doktè?²²

Ces mots une fois dits, il tapa sur l'épaule du médecin-dentiste, le fusilla du regard, puis s'en alla, accompagné de ses deux valets. Ils longèrent à la file indienne le long couloir interne de l'immeuble. André Grosjean, demeuré immobile, les regarda s'éloigner. Parvenu au bout du couloir, tout près de la sortie, le géant dut se casser en deux pour pouvoir passer à travers l'encadrement de la porte. Il fut suivi des deux petits hommes qui, de loin, ressemblaient à des gamins qu'il ramenait chez lui, après l'école.

« Qu'ils aillent au diable! » pensa-t-il. Non! Mille fois non, il ne brimera l'élan de son fils! S'il ne l'avait pas encouragé, quand il était encore enfant, à persévérer dans la voie de l'humour, de l'exubérance et de la drôlerie, c'était, peut-être, parce qu'il n'avait pas, alors, compris que tout le génie du peuple haïtien s'y trouvait enfoui, tel un diamant dans les entrailles du sol. Le rire, au lieu des larmes au fond de cette vallée de tourments, de douleur, et de chagrin qu'était devenue Haïti. Le rire dont l'inhérente ardeur pouvait sécher les larmes

²⁰ Ça fait longtemps qu'on surveille ton garçon.

²¹ Ce garçon est un fin renard. Il n'a pas la langue dans sa poche.

²² Il faut que ça cesse aujourd'hui même. Le président n'est pas content, il n'est pas content. M'entends-tu docteur?

qu'était devenue Haïti. Le rire dont l'inhérente ardeur pouvait sécher les larmes qui coulaient des yeux de tous ces êtres livrés à la merci de tous les bouleversements et de toutes les angoisses. Le rire, surtout, qui venait brouiller les cartes, et qui déstabilisait tant.

Son fils n'avait que douze ans, et, déjà, il lui donnait la plus grande et la plus belle des leçons d'amour. Il lui disait que l'humour permet de triompher de l'absurde, qu'il est plus fort que la haine, qu'il éclaire l'esprit, renverse les préjugés les plus tenaces, anéantit la peur. Il lui disait que les mots : humour et amour font plus que rimer. Ils se complètent, s'interpellent, s'interpénètrent. Car au pays des Duvalier et consorts, seuls ceux et celles qui étaient doués de ce sixième sens (le sens de l'humour) pouvaient continuer à chanter, à danser, à espérer, à aimer.

Charles Grosjean avait, de bon cœur, accepté d'offrir un spectacle d'humour à ses parents. Son père ne lui avait rien dit de la descente à sa clinique des « Léopards ». Il voulait savoir ce qui dérangeait tant chez ce jeune garçon de douze ans. Il lui dit que tout le monde parlait de lui, qu'il était devenu une célébrité. Il lui fit entendre que ses parents étaient peut-être les seuls du quartier qui n'avaient pas eu le privilège d'assister à son « one man show », et qu'ils seraient heureux « d'être de la fête ». Il lui dit que l'unique raison qui les avait empêchés, lui et son épouse, de le « voir », c'était son horaire trop chargé

de travail à la clinique. Il ajouta, enfin, que sa mère aurait tant aimé assister à son spectacle, mais qu'elle tenait à y être, accompagnée de son père.

Charles avait compris que son père voulait vraiment voir son show. Cela lui faisait tant plaisir. Il sentait que, cette fois, ce n'était pas que de simples mots d'encouragement à son endroit. Son père aurait, enfin, reconnu son talent de comique! Pour Charles, c'était la consécration. Il ne pouvait espérer rien de mieux. Il se rappela que son père lui avait interdit catégoriquement la fréquentation de Bob Charlier. Il se souvint que son père refusait de le regarder quand il voulait lui montrer «de quoi il était capable» avec ses petits yeux de guignol. Il se terrait, alors, dans sa chambre, et, face à un miroir mural, il s'exerçait sans relâche. Il s'empressait de faire ses devoirs pour qu'il eût plus de temps à consacrer à l'humour, sa passion. Un dimanche, Charles accepta de bonne grâce d'offrir en privé à ses parents son spectacle de rue. Le show dura plus d'une heure. André et son épouse en furent abasourdis. Jamais ils n'auraient cru que sous leur toit vivait un guignol au cœur si grand, à l'esprit si fin, à l'âme si généreuse. Ils savaient qu'il aimait faire des farces. Ils savaient qu'il était drôle, mais ils étaient loin d'imaginer qu'il avait tout, déjà tout, vraiment tout pour être admis au temple de la renommée de l'humour.

De son côté, Charles avait gagné son pari : celui de prouver à ses parents, surtout à son père, qu'un Grosjean n'avait pas à devenir soit médecin, soit avocat pour se faire valoir. L'humour, c'était son choix. C'était ce qui

comptait le plus à ses yeux. Il rêvait, un jour, d'en vivre comme son père de la dentisterie. N'était-il pas en train de vivre, adolescent, la vie dont il avait tant rêvé, enfant? Tout laissait croire qu'il voudrait vivre, adulte, la vie dont il rêvait maintenant. Cela, d'instinct, il le savait. Il guettait au fond des yeux, qui se posaient sur lui avec la plus grande bienveillance, la tremblante flamme qui venait éclairer son esprit et son cœur. N'était-ce pas au fond de tous ces yeux braqués sur lui qu'il se retrouvait, tel qu'il était : un jeune garçon de douze ans qui avait tant à offrir à son audience, à son peuple bien-aimé qu'il passait ses heures de loisir à travailler, à peaufiner son acte ? Pour lui, le mot : amour contenait six lettres au lieu de cinq. Il s'épelaît : h-u-m-o-u-r.

André GrosJean avait « vu » son fils. Non! Mille fois non! Il n'enfreindrait son élan. Il n'oserait détruire ses rêves. Charles Grosjean deviendrait Charles tout court. Point final. « Vouzan, po yo tout; Lan med pou salopri yo!²³ » Il reconnut en Charles la fougue de ses jeunes années. Soudain ses yeux s'enflammèrent. Ah! Qu'il était loin du temps où, comme son fils, il voulait réinventer la roue. Il ferma les yeux. «Il est jeune, il apprendra. Il finira par apprendre» marmonna-t-il, l'air résigné. Mais il le laisserait tracer son propre chemin. N'avait-il pas, lui, le père, renoncé à ses rêves d'adolescent? Il savait qu'il pouvait aller plus loin, beaucoup plus loin dans l'exploration de ses rêves. Mais à quel prix? Charles, le fils, ne serait pas né ... Il n'aurait pas revu la belle et adorable Sandy. Il n'aurait pas... André Grosjean serait, depuis longtemps, mort et enterré.

²³ Merde, qu'ils aillent se faire pendre, ces salopards.

Il avait survécu. Son dilemme était entier. Le pays, abandonné par toutes ses élites, avait sombré dans la déchéance la plus totale. La misère était visible partout. Il avait renoncé au combat des braves, celui qu'il avait mené, au risque de sa vie, en faveur des opprimés, de tous les opprimés de sa chère Haïti. De ce fait, il était devenu un « autre ». C'était, là, le prix qu'il lui avait fallu payer. Quand Bob Charlier lui avait proposé de renoncer à l'action politique, à ses rêves, il aurait pu s'esquiver et poursuivre, seul, son chemin. Devait-il combattre ce combat qui était sa vie, et qui pouvait aussi en mettre un terme? Il avait mûrement réfléchi à la proposition que Bob lui avait faite. Ce fut, donc, seul, face à lui-même dans la déchirure, qu'il renonça à la lutte qui devait mener à la libération de son peuple...

Un bruit assourdissant retentit dans la résidence des Grosjean. Six hommes lourdement armés pénétrèrent dans la chambre où dormaient à poings fermés André et son épouse, Sandy. Ils se réveillèrent, étourdis. Un des bandits ordonna au médecin de s'habiller à la hâte. Il devait l'amener au Palais national : ordre de son Excellence, le président lui-même. Sandy, assise par terre dans un coin de la chambre, la tête entre les genoux, tremblait. André, calme comme un moine tibétain, n'offrait aucune résistance. Charles se précipita vers la chambre de ses parents. Un homme, posté à la porte, lui en interdit l'accès. Il eut juste le temps d'apercevoir sa mère assise par terre et qui pleurait. L'homme ramena Charles de force dans sa chambre. Il lui dit « Ne t'inquiète pas, petit comique, nous avons reçu l'ordre d'emmener ton père : le président, Jean-Claude, doit lui parler ». Charles le fixa de ses yeux d'aigle. L'homme lui dit : « Si tu demeures dans ta chambre, rien de mal n'arrivera ni à toi ni à ton père ». Charles, baissant la tête, acquiesça. Il cachait les larmes qui coulaient de ses yeux.

L'homme s'éloigna. Il rejoignit les autres bandits, qui n'avaient pas quitté la chambre du couple. André était prêt. Il avait pris son temps pour s'habiller. Il fit un clin d'œil à sa femme. Les six hommes ordonnèrent à Sandy de ne pas bouger de son coin. Ils laissèrent, ensuite, la chambre, traversèrent à pas précipités le salon, la salle à dîner. André, demeuré muet, avançait, la tête haute, coincé au milieu de six Léopards. Soudain, un léger frisson lui parcourut

le corps. Il regarda ses mains. Pourquoi ne lui avaient-ils pas mis les menottes? Les Léopards laissèrent la maison par une porte à l'arrière qui s'ouvrait sur une grande cour. Dans la nuit, un bruit crépitant retentit. Était-ce le bruit d'une mitraillette? Sandy, tremblante dans son coin, se ferma les yeux, crispa ses poings. Charles se terra dans le placard de sa chambre, accroupi, la tête dans ses mains. Quelques secondes plus tard, le vrombissement d'un moteur. Sandy, les larmes aux yeux, attendit. Puis, redoutant le pire, les larmes aux yeux, elle se précipita vers la sortie. Charles avait ouvert la porte de sa chambre. Sa mère le prit dans ses bras. La mère et le fils demeurèrent, un court instant, collés l'un contre l'autre. Ils savaient. Ils n'osaient se regarder. Ils sortirent, enfin, dans la cour. Dehors, les deux crièrent. Ils crièrent si fort que leurs cris attirèrent une foule de curieux. Charles se jeta sur le corps inerte et ensanglanté de son père. Sandy, elle, était effondrée sur l'herbe auprès de son époux et de son fils, le visage enfoui dans ses mains. Des curieux les regardaient. Personne ne parlait. Personne n'osait parler. L'un d'eux, moi, rompant le silence, souffla :

- Ils l'ont tué à cause de son garçon que voici. Les Léopards de Jean-Claude Duvalier lui avaient depuis longtemps fait savoir que Charles, avec ses drôleries, troublait l'ordre public.
- Quoi? Que dites-vous? Quoi? Tuer un homme à cause des drôleries de son enfant, chuchota, dans la nuit, un bout de femme.
- Oui, je vous le dis! Selon ces salauds, ce ne sont pas que des plaisanteries, voyez-vous? Charles est déjà, à douze ans, un rusé

politicien. C'est son message qui dérange. Oui, je vous le dis. Son message inquiète même le président.

- Ah! N'en parlons pas trop fort...Lan peyi sa, menm ròch gin zorèy²⁴, soupira un vieillard. Ou konnen sa fèm an pil lapèn²⁵. Je l'ai rencontré, une fois. Un homme sympathique qui ne se mêlait que de ses affaires. Se vrewi, sa kraze kèm²⁶. En tuant le père, ils ont...Enfin... Se ou gwo mal yo fè ti gason sa-a²⁷. Ah! Pauvre femme... Vite, sortons d'ici. Des Léopards rôdent autour de nous. Ils sont partout. Vite, mon garçon, sortons d'ici.

²⁴ En ce pays, même les pierres ont des oreilles

²⁵ Tu sais, ça me fait beaucoup de peine.

²⁶ C'est vrai, ça me brise le cœur.

²⁷ Ils ont fait un si grand tort à ce garçon.

Montréal, ce n'est pas Port-au-Prince. Il n'y a pas que le climat qui les distingue. Tout semble séparer ces deux villes, au point qu'il me semble inutile, superflu, voire prétentieux de tenter d'établir une comparaison quelconque entre les deux. Tout le monde le sait : une pomme n'est pas une mangue; la neige n'est pas la pluie; le fleuve n'est pas la mer; l'abondance n'est pas la misère; la démocratie n'est pas la tyrannie.

Depuis plus de vingt ans, j'habite à Montréal. J'ai appris à immigrer, à m'adapter aux climats glacial et social d'ici : Je n'ai plus sur les lèvres le goût des mangues; je ne marche plus sous la pluie des tropiques; mes amis d'autrefois ont disparu quoique leurs souvenirs m'aident à supporter le froid insupportable.

Enfant du soleil de feu, du feu qui brille et qui brûle, je me débats dans la glace de mon pays d'exil avec au cœur la souffrance de mes compagnons de lutte à jamais prisonniers de la Fange. Je les revois ces visages crucifiés en plein soleil sur l'autel de la loi-poubelle pour avoir dit que le noir est noir et que le vert est vert. Je les revois ces visages, et ils me font signe d'avancer. Les bras en croix, j'avance. Dans le ciel de Montréal, pas une étoile. La lune se couche aux pieds des arbres enivrés de neige. Les oiseaux du terroir cessent

de déverser sur la nature morte leurs gosiers de velours. C'est le silence, le lourd silence du sépulcre où dorment mes frères partis avant l'heure des vendanges. Accablé, je poursuis ma route, solitaire, une larme de sang au bord de l'œil, pensant à mes sœurs disparues au fort de la joute...

Depuis plus de vingt ans, j'habite une ville qui ne ressemble en rien à celle de mon enfance et de mon adolescence.

Pourtant, c'est ici que je trouve la force d'écrire. C'est sur la neige que je trace mes mots, des mots-trous pour enterrer mes morts et mes souvenirs défunts. C'est dans le froid et la solitude de l'exil que mes récits prennent forme. C'est là qu'ils trouvent leur opacité. C'est le lieu de leur naissance, de leur surgissement. J'ai la profonde conviction que je ne saurais écrire ce que j'ai écrit si je vivais ailleurs, dans un autre lieu, une autre ville que Montréal.

Bien que Montréal ne soit pas Port-au-Prince, le cœur de Montréal bat, pourtant, au rythme de celui de Port-au-Prince. En effet, c'est au plus fort de l'hiver montréalais, dans le froid qui vous ronge jusqu'à la moelle des os, dans la neige et la tempête que la plupart des personnages de mes récits font leur apparition. Alors, je les embrasse. Ils me prennent les mains et me conduisent loin d'ici, au cœur de ce pays de cocotiers et de soleil. En fait, mes personnages ne sont pas des «êtres de papier». Ce sont des êtres humains comme vous et moi. Ils vivent. Ils ont vécu. Ils aiment. Ils ont aimé. Ils souffrent.

Ils ont souffert. S'ils ont choisi de naître ou plutôt de renaître à Montréal, c'est qu'ils ont ressenti toute la passion qui traverse cette ville, une passion qui, par-delà les frontières, abolit les différences, qui réunit deux peuples francophones assoiffés de liberté, deux peuples, l'un blanc, l'autre noir, deux peuples qui refusent de disparaître. En ce sens, mon «histoire» peut être perçue comme une réflexion sur la domination et l'annihilation.

C'est, d'abord, moi, Patrick Boyer, qui refuse de disparaître. Je refuse d'obtempérer aux injonctions de mon père. Il veut que je sois le premier de ma classe. J'ai compris que ce n'était pas pour moi qu'il le voulait, mais bien pour lui, pour ce que la première place représentait à ses yeux. Cela m'était égal. J'aimais jouer avec mes amis. J'étais un garçon libre et heureux jusqu'au jour où mon père a décidé de faire de moi un garçon studieux. C'est là que tout a changé. Je ne voyais plus le soleil de la même manière. Il avait des taches de sang. Je venais de renaître. Les règles n'étaient plus les mêmes. Le monde était devenu dangereux. Il fallait tout faire pour s'en évader. C'était la première place, celle que pour moi avait choisie mon père, ou bien l'annihilation. J'ai obéi. C'était ma seule issue, mon unique espoir. Je ne voulais pas souffrir. Je voulais être aimé; être le premier de ma classe, c'était cela être aimé. Mais cet amour avait quelque chose de lourd et de mordant qui me taraudait la poitrine. Il ne ressemblait pas au premier amour, celui d'avant la faute ou le péché. Il n'était pas innocent. Comme moi, il avait perdu de sa fraîcheur. Son ciel n'était

plus clair : mes yeux d'enfant étaient à l'affût. Ils épiaient les nuages qui l'assombrissaient.

Je rêve encore de cet amour où l'humain côtoie le divin. Je rêve de cet amour qui n'exige rien en retour. Je rêve de cet amour quand il m'était permis d'être moi-même, simplement moi-même.

Monsieur Paul Dubuisson, mon professeur au préparatoire et à l'élémentaire à l'École des Frères de l'instruction chrétienne, à Port-au-Prince, m'a pris sous son aile à ce moment crucial de mon existence. Il m'a fait entrevoir un univers où il était encore possible d'être moi-même. C'est grâce à lui si j'ai finalement accepté d'assumer «ma première place». Je voyais dans ses yeux qu'il m'admirait, et me respectait. L'admiration qu'il me témoignait n'avait rien à voir avec mon statut de «premier de classe». Il m'aimait pour moi-même, comme j'aurais souhaité être aimé de mon père. Il me parlait avec gentillesse, et une douceur infinie. Il ne cherchait pas à me dominer, du haut de ses deux mètres.

L'histoire de Paul Dubuisson se tisse, donc, naturellement dans le fil des événements qui jalonnent mon enfance. S'il était le père que je recherchais, j'étais le fils qui lui manquait, ce fils, son Alexandre, qu'il a tant aimé et pour lequel il s'est sacrifié.

Quant à l'histoire d'André Grosjean et de son fils, je m'identifie au jeune Charles. Le fils, c'est moi, Patrick, avant la mémorable volée, bien sûr. Avant les coups et les injures. J'admire le sens de l'humour du p'tit Charles. J'envie sa gaîté, sa joie de vivre, son intelligence, sa spontanéité, sa fraîcheur. Après la mort de son père, il devient un fantôme comme moi, après la trahison de mon père. L'histoire d'André Grosjean prend fin après la mort du protagoniste. Toutefois, que deviendra le jeune Charles Grosjean? Parviendra-t-il à sortir du trou où l'enferme l'assassinat de son père? Sortira-t-il du tombeau? Deviendra-t-il un homme? Pourra-t-il aimer un jour?

Ce sont, là, autant de questions que je me pose moi-même. Pour moi, mon père, celui que j'aimais passionnément, est mort. Je n'avais, alors, que sept ans. Bien sûr, il n'est pas réellement mort en ce temps-là, mais c'est comme s'il l'était. Et depuis ce jour mémorable, moi aussi je suis mort, c'est-à-dire quelque chose qui a rapport à la vie, la vraie, s'est effondré en moi, même si la neige, douce et légère telle une pluie de coton, continue de tomber et de s'éparpiller sur mes lèvres, même si demain le printemps doit renaître, ici.

Les rapports entre la prose et la poésie dans « Le Ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras

ESSAI :

Les rapports entre la prose et la poésie dans

« Le Ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras

Bernard Alazet, dans son texte *Mise en voix du poétique* tiré de l'ouvrage *Marguerite Duras : La Tentation du poétique*,²⁸ écrit :

Rapprochant l'art poétique de Duras de la voyance rimbaldienne, Sylvie Loignon y décèle une volonté d'effraction du narratif par le poétique [...] une ambivalence de l'énonciation que se fomentent un texte qui outrepassent les catégories génériques pour toucher au sublime.²⁹

Avec son œuvre *Le Ravissement de Lol V. Stein*,³⁰ Marguerite Duras paraît abandonner les sentiers battus du roman traditionnel, qui s'écrit selon des normes préétablies. Elle invite le lecteur à appréhender la fiction en tant que « lieu de passage » de soi à une altérité subjective ou générique. Dès lors, l'œuvre fictionnelle se ferait transformatrice de notre vision du monde, elle s'inscrirait non seulement dans une visée de distraction romanesque, mais aussi et surtout dans « les mots », qui la portent jusqu'à ces régions les plus secrètes de notre être.

²⁸ Bernard Alazet, Christiane Blot-Labarrère, Robert Harvey, *Marguerite Duras : La Tentation du poétique*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 14.

²⁹ Ibid., p. 14.

³⁰ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, 194 p.

Le Ravissement de Lol V. Stein est une de ces histoires où nous décelons « une volonté d'effraction du narratif par le poétique ». Toutefois, une telle effraction ne traduit pas nécessairement chez Duras « une intentionnalité poétique » au sens où l'auteure réduirait le narratif à un rôle secondaire, car si Duras reconnaît les limites du Nouveau Roman, de même que les difficultés de l'écriture traditionnelle à circonscrire la vie dans sa complexité, si elle consent à faire « des trous » au cœur de sa narration en y aménageant un espace où se meut ce qu'elle appelle souvent « la poésie de l'instant », elle se garde, par contre, de toute effusion métaphorique. Bernard Alazet a fait l'observation suivante : « Chez Duras, la voix poétique m'apparaît contrariée, souvent éloignée ou pervertie »³¹. Mais nous argumenterons que si la voix poétique chez Duras paraît pervertie, cette perversion même permettrait à l'auteure de tirer de « sa prose » une poésie dite des profondeurs essentiellement intérieure et métaphysique; car Duras semble faire une différence entre la poésie des métaphores et celle, plus subtile, qui traverse et contamine le contenu narratif. Une telle distinction sanctionnerait l'abolition des catégories génériques. La poésie se retrouverait donc mêlée à la fiction, se ferait elle-même fiction. En faisant intervenir les concepts du temps et de la temporalité dans notre analyse de la narration du *Ravissement de Lol V. Stein*, nous tenterons de démontrer que la prose et la poésie ne représentent pas deux entités distinctes mais une seule et même entité qu'il conviendrait de nommer : « la prose-poésie » de Marguerite Duras.

³¹ Marguerite Duras : *La Tentation du poétique*, op. cit., p.14.

Il est communément admis que le roman se distingue de la poésie en tant que genre littéraire. Yves Stalloni, dans *Les Genres littéraires*³², écrit :

Käte Hamburger, dans *Logique des genres littéraires*, délimite un premier genre fondamental, le fictionnel ou mimétique, dans lequel le « je » de l'auteur ou du narrateur s'efface au profit d'un « je » fictif incarné par le ou les personnages et appelé par la théoricienne « je origine ». Ce premier genre [...] est narratif [...]. Un autre genre [...] récusé la fiction et s'exprime à travers un « je lyrique » pris comme sujet d'énonciation [...] Ce deuxième grand genre, le lyrique, de nature non fictionnelle [est] illustré essentiellement par la poésie.³³

Une telle distinction établit, d'emblée, entre la prose et la poésie une différence fondamentale de fonction : la fiction, domaine de la prose, relèverait de la fonction narrative et la non-fiction, domaine de la poésie, aurait plutôt « une fonction lyrique ». Toutefois, les rapports que nous tentons, ici, d'établir entre la prose et la poésie ne sont pas aussi simples. Ils revêtent une forme particulière au sein même de la prose fictionnelle. Ils se situent sur le mode de l'énonciation. Aline Mura-Brunel, dans son texte *Le poétique ou l'avers du romanesque*, illustre une telle assertion par ces mots :

Faire le départ entre un statut romanesque et un autre qui serait poétique conduit à opérer un choix ontologique : les écrits de Duras en effet maintiennent une tension entre l'effectif et le fictif, l'énonciation et l'énoncé, et en d'autres termes, le dehors et le

³² Yves Stalloni, *Les Genres littéraires*, Paris, Nathan, 2000, 127p.

³³ Ibid., p.18.

dedans. L'écriture de Duras trouve alors son équilibre [...] à l'interface d'une extériorité [...] et d'une intériorité que nous appellerons la fiction poético-romanesque.³⁴

Le Ravissement de Lol V. Stein illustre parfaitement, selon nous, une telle tension; c'est elle qui, traversant le roman, le modèle, délimite son parcours narratif, contient son lyrisme, libère la prose fictionnelle.

Paru en 1964, *Le Ravissement de Lol V. Stein* est considéré par les critiques comme « un roman charnière ». La date de sa parution marque deux époques qui correspondent à deux visions distinctes de l'Art romanesque. L'époque d'avant 1964 honore une tradition romanesque classique axée sur l'art de raconter des histoires plus ou moins vraisemblables. Le vrai romancier était celui qui avait « le don inné » de nous faire croire ce qu'il nous racontait. Les personnages, dont il faisait le vivant portrait, n'étaient pas que de simples artifices nés de sa plume; ils semblaient posséder une âme, une vie qui leur était propre. Le lecteur reconnaissait « le personnage » d'un romancier par sa situation sociale, son caractère, son physique et mille autres traits distinctifs.

Toutefois, les bouleversements sociaux, culturels, économiques et politiques que provoquèrent les deux grandes guerres du siècle dernier, ainsi que la révolution industrielle, eurent pour effet de changer radicalement « notre conception linéaire » de la réalité, et bien entendu, de « cette autre réalité » qui s'y rattache essentiellement : le roman. Les valeurs sûres d'autrefois semblaient

³⁴ Marguerite Duras : *La Tentation du poétique*, op.cit., p.189.

avoir volé en éclats. Hiroshima n'était plus que le simple nom d'une ville japonaise. Elle symbolisait un temps d'arrêt, un temps de réflexion. Le romancier du siècle de la bombe à hydrogène se devait, donc, de rendre compte de la réalité nouvelle.

Et vint Marguerite Duras. Avec *Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950, véritable roman des origines, son premier succès. Avec, en 1960, le film d'Alain Resnais, *Hiroshima, mon amour* dont elle a écrit le scénario. Et quand en 1964 parut *Le Ravisement de Lol V. Stein*, la critique littéraire fut unanime à reconnaître qu'une femme venait d'asséner un coup terrible aux tenants (des hommes pour la plupart, faut-il bien le souligner) d'une tradition romanesque caduque, évoluant à contre courant de la réalité. Certes, Marguerite Duras, reprenant les mêmes thèmes que « ses illustres prédécesseurs masculins », allait les soumettre à toutes sortes de distorsions et de transformations. Pour être à même de rendre compte de la nouvelle réalité du monde, Marguerite Duras, la femme écrivain, allait créer une histoire unique, originale, celle du *Ravisement de Lol V Stein*, mais à l'instar de l'héroïne du *Ravisement* et de notre siècle son écriture allait être fragmentée, éclatée, floue, énigmatique, pleine d'incertitudes.

Madeleine Borgomano, dans son ouvrage *Madeleine Borgomano commente le Ravisement de Lol V. Stein de Marguerite Duras*³⁵, écrit à propos

³⁵ Madeleine Borgomano, *Madeleine Borgomano commente « Le Ravisement de Lol V. Stein de Marguerite Duras »*, Paris, Gallimard, 204 p., p.14.

du *Ravissement* : « Un art de l'ellipse et du non-dit, qui laisse l'essentiel se jouer entre les lignes, entre les mots. Un mépris des liaisons et des subordinations, un goût pour la juxtaposition et le fragmentaire ».³⁶

Avec *Le Ravissement de Lol V Stein*, Marguerite Duras revendique une place unique, la sienne, au sein d'un panthéon littéraire constitué de romanciers célèbres. Toutefois (et c'est là où réside sa nette singularité) elle n'est d'aucune école, d'aucun credo littéraire, car si, selon Madeleine Borgomano,

Elle s'oppose à la conception d'une écriture maîtrisée, travaillée, générée par des calculs ou des techniques [...] elle affirme ne « rien organiser, opère la déconstruction du récit en se fondant sur les charmes du romanesque le plus conventionnel »³⁷.

Que nous raconte Marguerite Duras avec *Le Ravissement de Lol V Stein*? Le texte se lit comme l'histoire d'une jeune femme du nom de Lol V. Stein dont la vie d'étudiante au Collège de T. Beach, simple et tranquille, fut « réduite en cendres »³⁸, l'espace d'une nuit de divertissement (le bal du Casino municipal de T. Beach). Âgée de dix-neuf ans et fiancée à Michael Richardson, un jeune homme de vingt-cinq ans avec lequel elle devait bientôt se marier, elle s'était rendue, accompagnée de son amie, Tatiana Karl, un soir, à un bal qui devait avoir lieu au Casino municipal de T. Beach. Elle se tiendra, immobile,

³⁶ Madeleine Borgomano, op.cit., p.14.

³⁷ Ibid., p.15.

³⁸ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op.cit., p. 63.

auprès de Tatiana, presque toute la soirée du bal, obnubilée par la présence écrasante d'une femme plus âgée qu'elle, une femme grande et mince d'une rare élégance du nom d'Anne-Marie Stretter qui, le temps d'un cillement, parviendra à lui subtiliser son fiancé, Michael Richardson.

Le Ravissement nous plonge dans l'univers intérieur d'une jeune femme en proie, ce soir-là, à un anéantissement si grand que les mots, que Jacques Hold, le narrateur, doit utiliser pour exprimer la prostration de Lol, se doublent de ses nombreux commentaires sur l'héroïne, impuissant, paraît-il, qu'est le langage romanesque traditionnel à faire surgir du néant la figure inconsolable de Lol qui serait coulée dans une identité de nature indécise, « toujours en allée loin de vous et de l'instant».³⁹

Ainsi donc, l'histoire du *Ravissement*, toute aussi indécise, sera, surtout et avant tout, l'histoire de « l'écriture d'une histoire » qui, pour parvenir à saisir l'objet de sa quête entraîne la lecture vers la matérialité du texte. Dans « *LE NAVIRE NIGHT* » de Marguerite Duras. *Écrire l'effacement*, Bernard Alazet lève le voile sur le processus d'engendrement du texte durassien. Il écrit⁴⁰ :

Le texte est un récit au sens littéral du terme, quelque chose que l'on répète à propos d'autre chose qui est passé et plus ou moins connu. [...]. Écrire serait donc écrire à nouveau, ré-écrire, citer ce qui s'est déjà déposé, écrit en soi, et s'offre à la lecture,

³⁹ Ibid., p.13.

⁴⁰ Bernard Alazet, « *LE NAVIRE NIGHT* » de Marguerite Duras. *Écrire l'effacement*. Textes et perspectives, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, 178 p.

au déchiffrement. Marguerite Duras se dit écrire « sous dictée » et semble perpétuer ce mouvement infini, qui déplace sans cesse le sujet d'un lu à un écrit, dans l'élaboration même du récit. Tout semble en effet être écrit sur de l'écrit, en couches successives qui s'offrent à une lecture démultipliée⁴¹.

C'est en ce sens, croyons-nous, qu'il faut interpréter les multiples répétitions et redondances qui jalonnent *Le Ravissement*. Redondante, la scène du bal du Casino Municipal se répercute tout au long du roman, faisant entendre « son gong vide », enfermant Lol entre ses murs, l'empêchant de sortir « du temps du bal ». Jacques Hold suit le parcours de son héroïne : « Le Bal tremblait au loin »,⁴² « Il aurait fallu murer le bal »,⁴³ « Elle pénètre dans la lumière artificielle du bal de T. Beach⁴⁴ », « Il ne reste de cette minute que son temps pur, blancheur d'os⁴⁵ ».

Dix ans après l'événement du bal, Lol tente une liaison avec Jacques Hold, le personnage-narrateur, mais elle est restée accrochée à la scène du bal, à l'immortel Michael Richardson dont la figure se superpose à celle du narrateur lui-même, Jacques Hold, qui écrit : « Au moment où mes mains se posent sur Lol, le souvenir d'un mort reconnu me revient : il va servir l'éternel Richardson, l'homme de T. Beach, on se mélangera à lui, pêle-mêle, tout ça ne va faire qu'un, on ne va plus reconnaître qui de qui »⁴⁶.

⁴¹ Ibid., p. 162.

⁴² Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 45.

⁴³ Ibid., p. 49.

⁴⁴ Ibid., p. 46.

⁴⁵ Ibid., p. 47.

⁴⁶ Ibid., p. 115.

Du reste, pour « tenter de murer le temps du bal », Lol ira même jusqu'à souhaiter reconstituer « le triangle d'amour » dont elle était exclue quand elle avait couru vers la porte, s'était jetée sur ses battants pour retenir le couple d'amants formé par Anne-Marie Stretter et son fiancé, Michael Richardson. Le temps s'est écoulé. Son amie, Tatiana Karl, s'est mariée. Cette dernière entretient une liaison adultère avec Jacques Hold qui, lui, désire ardemment posséder Lol V. Stein. Couchée dans un champ de seigle, Lol se projette dans « un autre triangle d'amour » formé, cette fois, de Jacques Hold et de Tatiana Karl. Le narrateur, qui est le seul à savoir qu'elle regarde depuis le champ de seigle, écrit :

Le seigle crisse sous ses reins. Les yeux rivés à la fenêtre éclairée, une femme entend le vide - se nourrir, dévorer ce spectacle inexistant, invisible, la lumière d'une chambre où d'autres sont [...].

De loin, avec des doigts de fée, le souvenir d'une certaine mémoire passe. Elle frôle Lol peu après qu'elle s'est allongée dans le champ, elle lui montre à cette heure tardive du soir, dans le champ de seigle, cette femme qui regarde une petite fenêtre rectangulaire [...] et peut-être Lol a-t-elle peur [...] de l'éventualité d'une séparation encore plus grande d'avec les autres⁴⁷.

⁴⁷ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 63.

Finalement, Lol aura le courage de retourner sur la scène même du bal à T. Beach. Elle tente, par ce geste ultime, de renouer avec le temps éternel de son histoire, le seul qui compte à ses yeux. Pure illusion? En effet, rien ne paraît subsister de ce temps de la nuit du bal du Casino Municipal. Le narrateur note : « Un calme monumental recouvre tout, engloutit tout... Aucune trace, aucune, tout a été enseveli, Lol avec le tout ». ⁴⁸

Dès le début de son histoire de Lol V. Stein, Jacques Hold choisit d'établir sa fiction dans un univers réaliste en écrivant : « Lol V. Stein est née ici, à S. Tahla, et y a vécu une grande partie de sa jeunesse ». ⁴⁹ Mais il se rend compte que l'histoire de Lol est trop complexe pour qu'elle se laisse « saisir » par le système romanesque traditionnel : la complexité de Lol, la profondeur de « son absence » et surtout, comme l'affirme Jacques Hold lui-même, « l'écrasante actualité de cette femme dans ma vie » ⁵⁰, autant de difficultés qui font, selon les propos de Michel Butor dans *Essais sur le roman*, ⁵¹

Qu'inévitablement se multiplieront à l'intérieur d'une œuvre des renversements de chronologie. On va remonter le cours du temps, plonger de plus en plus profondément dans le passé, comme un archéologue ou un géologue qui, dans leurs fouilles, rencontrent d'abord les terrains récents, puis, de proche en proche, gagnent les anciens. ⁵²

⁴⁸ Ibid., p. 181.

⁴⁹ Ibid., p. 9.

⁵⁰ Ibid., p. 13.

⁵¹ Michel Butor, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1992, 184 p.

⁵² Ibid., p. 114.

En effet, Jacques Hold tente, selon le mot de Butor, de remonter le cours du temps au lieu de le suivre dans sa linéarité. Il s'oppose à Tatiana Karl, l'amie de Lol, qui « ne croit pas au rôle prépondérant de ce fameux bal de T. Beach dans la maladie de Lol V. Stein ». ⁵³

Ainsi, dès la mise en marche de la narration, une tension s'installe entre les deux protagonistes : Tatiana Karl et Jacques Hold. Deux « visions distinctes » de l'univers romanesque s'affrontent : la première, celle de Tatiana, qui affirme connaître la vraie histoire de Lol, favorise une conception pragmatique, linéaire du récit, tandis que la seconde, celle de Jacques Hold, brise la linéarité fictionnelle, crée elle-même son parcours, au gré de l'écriture. Madeleine Borgomano, dans son texte *Une écriture* de « nature indéfinie », fait la mise au point suivante :

Sans cesse dans les textes durassiens se mêlent inextricablement une écriture romanesque ou rêvant de l'être, qui accorde au langage une certaine confiance, et une écriture poétique hantée par l'impossible mais ne renonçant jamais d'en poursuivre le mirage. Ce mélange instable produit des textes magiques qui offrent à nos lectures son point de fuite insaisissable et à nos critiques une mission impossible. ⁵⁴

L'écriture durassienne participe essentiellement de ces deux « visions » dont fait état M. Borgomano. Voilà pourquoi, bien qu'il « ne croie plus à rien de ce que dit Tatiana », le narrateur ne saurait raconter l'histoire de Lol V. Stein

⁵³ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 12.

⁵⁴ Marguerite Duras, *La Tentation du poétique*, op. cit. p.189.

sans y intercaler la version de Tatiana Karl, « à partir de quoi [il racontera son] histoire de Lol V. Stein». ⁵⁵

Jacques Hold sait que, pour écrire l'histoire de Lol V. Stein (c'est-à-dire ce qui s'est «vraiment» passé dans la vie de la femme de T. Beach), il doit s'informer des menus détails de la vie de son héroïne. Or, pour l'avoir fréquentée au collège, Tatiana, seule, les connaît, ces détails essentiels de la vie de Lol. Quoique les événements, que relate Tatiana, semblent, pour la plupart, répugner au narrateur, convaincu qu'il demeure que Lol V. Stein ne saurait « être captée » que vue de l'intérieur, décrite par quelqu'un qui ne sait pratiquement rien d'elle, qui ne s'est fait d'elle aucune idée préconçue, de tels événements, par contre, sont incontournables. Ils constituent la charpente même de l'histoire de Lol. Ne sont-ce pas eux, en effet, qui tracent le chemin, délimitent le parcours narratif, campent le personnage de Lol V. Stein, l'encadrent dans son milieu social et géographique? Le narrateur, qui peut bien qualifier de faux semblants de tels événements, sait qu'aucune histoire « digne d'être racontée » ne saurait tout à fait s'en passer. C'est pourquoi nous le voyons tâtonner au tout début de sa narration cherchant à cerner la figure évasive de Lol qui «vous fuît dans les mains comme l'eau»⁵⁶. Toutefois, si Tatiana est au courant de certains faits de la vie passée de son amie, Jacques Hold, fort de son amour immédiat pour Lol (l'amour, domaine de l'émotion, ne donne-t-il pas accès au cœur de l'être aimé, et par conséquent à une certaine

⁵⁵ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p.14.

⁵⁶ Ibid., p. 13.

forme de savoir?) va être en mesure « d'inventer sa propre histoire »⁵⁷, rendre plus sensible et vraisemblable, donc, plus vraie, la version froide et pauvrement objective de Tatiana Karl. Madeleine Borgomano constate avec raison : « Négations, interrogations, médiations : les informations sur Lol résultent des dires de Tatiana, témoin incertain : Tatiana « ne croit pas », « aurait tendance à croire », « croyait » : ses déclarations se situent sur le plan de la croyance, de l'opinion, pas sur le plan du « savoir ».⁵⁸

Dès lors, Jacques Hold n'a guère le choix que de situer son récit, dans son ensemble, sous le signe de la subjectivité, car ne croyant plus rien à ce que dit Tatiana, le témoignage de cette dernière ne peut être perçu que subjectivement. Le narrateur reconnaît, d'emblée, que l'histoire de Lol, pour qu'elle puisse être dite dans son intégralité doit s'affranchir des limites du réel romanesque. Il se détachera, donc, de « ce réel prosaïque », linéaire pour tenter d'atteindre à « une façon inventive », nouvelle, originale de « dire ». Nous observons, dès le départ, dès la mise en mouvement du récit, une effraction du narratif par le poétique, un déplacement du temps chronologique vers un « ailleurs », un autre temps qu'il convient d'appeler le temps de l'énonciation. Yves Reuter, dans *Introduction à l'analyse du roman*⁵⁹ nous éclaire :

Tout fait linguistique peut s'analyser selon deux aspects : celui d'un énoncé, produit fini et clos, ou celui d'une énonciation, c'est-à-dire de

⁵⁷ Ibid., p. 14.

⁵⁸ Madeleine Borgomano, op. cit. p. 35.

⁵⁹ Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du Roman*, Paris, Bordas, 1991, 165 p.

l'acte de communication qui l'a généré : quelqu'un a produit cet énoncé pour quelqu'un d'autre dans un temps et un lieu donné, avec une intention déterminée.⁶⁰

Le syntagme qu'il convient ici, selon nous, de retenir, dans les propos de Reuter est « une intention déterminée ». S'éloignant de toute objectivité narrative, s'impliquant « sentimentalement » dans la vie de Lol en tant que personnage dans son propre récit, le narrateur ne semble pas croire qu'il lui faille, comme Tatiana le suggère, remonter jusqu'à l'adolescence de Lol V. Stein, pour tenter d'élucider « la folie » de son personnage. Il nous laisse entendre que maintenant même, dans l'acte présent du discours énoncé, il peut « aller chercher Lol, la prendre, la faire bouger ».⁶¹ Il serait détenteur d'un pouvoir, celui de générer, par l'acte de l'énonciation, « la vérité ... de Lol V. Stein ». Il manifeste ce pouvoir par son refus catégorique de raconter les dix-neuf ans qui ont précédé la nuit du bal du Casino municipal, l'unique événement qui, selon lui, serait responsable de l'état mental de Lol. Il écrit :

Je ne veux pas les connaître [les dix-neuf ans] plus que je ne le dis, ou à peine, ni autrement que dans leur chronologie même s'ils recèlent une minute magique à laquelle je dois d'avoir connu Lol V. Stein. Je ne le veux pas parce que la présence de son adolescence dans cette histoire risquerait d'atténuer un peu aux yeux du lecteur l'écrasante actualité de cette femme dans ma vie. Je vais donc la chercher, je la prends, là où je crois devoir le faire.⁶²

⁶⁰ Ibid., p. 35.

⁶¹ Marguerite Duras, *Le Ravisement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 14..

⁶² Ibid., p. 14.

En refusant de narrer l'adolescence de Lol, le narrateur semble indiquer que seul « l'instant présent saisi » dans l'acte de l'énonciation narrative mérite qu'il s'y arrête. D'ailleurs, les dix-neuf ans qui ont précédé la nuit du bal, se réduisent, en fait, par l'acte même de l'écriture énonciative, à une minute, « une minute magique » qui s'est immobilisée dans « le présent textuel », le présent de l'histoire qu'il est en train de raconter, donnant ainsi accès à une nouvelle façon de voir, de saisir l'instant fugitif de l'écriture romanesque. Michel Butor observe :

Dès que le roman réussira à s'imposer comme langage nouveau, imposer un langage nouveau, une grammaire nouvelle, une nouvelle façon de lier entre elles des informations choisies comme exemples, pour enfin nous montrer comment sauver celles qui nous concernent, il proclamera sa différence d'avec ce qu'on dit tous les jours, et apparaîtra comme poésie⁶³.

Dans la foulée de Butor, nous prenons la liberté de dire que la prose de Duras se laisserait lire comme le devenir même de la prose, une sorte de « prose-poésie ». Avant même que le narrateur entame l'histoire proprement dite de Lol, avant qu'il nous raconte « la scène principale » du roman, le bal du Casino municipal, en établissant, dès le départ, « un espace nouveau d'écriture » à l'intérieur duquel un autre espace romanesque – celui de la scène même du bal – viendrait s'imbriquer, Jacques Hold crée ainsi une « atmosphère », un lieu où le contenu narratif semble s'illuminer, déjà, de tous

⁶³Michel Butor, op. cit. p. 111.

les feux de l'immortelle poésie, « au moment précis, nous dit le narrateur, où les dernières venues, deux femmes, franchissent la porte de la salle de bal du Casino municipal de T. Beach ». ⁶⁴

Il est intéressant de noter que le narrateur ne juge pas utile de faire une quelconque description de la salle de bal elle-même. Pourtant une description, si sobre soit-elle, du lieu où se déroule l'action principale du roman, aurait la vertu, selon nous, de faire émerger un espace romanesque, d'encadrer les personnages, et de les situer dans le réalisme du Casino municipal de T. Beach. Au contraire, ce dernier nous apparaît comme un lieu illusoire, une sorte d'espace vide, fantasmagorique, qui pourrait bien être de tous les lieux et de tous les pays.

De plus, l'action qui se déroule dans la salle de bal semble surgir d'un autre espace, un hors-lieu qu'habiteraient les personnages. Et c'est là, estimons-nous, où réside tout l'art de Marguerite Duras. Élusive, elle brouille les pistes. La raison d'être du décor romanesque n'est-elle pas de montrer à partir du dehors ce qui se passe au dedans des personnages? Dans *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Jacques Hold, qui cherche à « saisir » l'âme mouvementée de Lol et qui, en fait, ne sait d'elle que ce qu'elle veut bien lui dévoiler, n'a pour le guider dans sa quête que les signes visibles du décor où évolue son héroïne. Comment, alors, expliquer un tel dépouillement dans «le montage» de la scène du bal? C'est que le narrateur-personnage, selon toute apparence, se tiendrait

⁶⁴ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit. p.14.

si près du cœur de Lol que le cri qui s'en échappe semble trouver en lui un écho, se perd dans le néant descriptif du décor du bal, et fait résonner le bal tel « un gong vide ». Dans cette perspective, Sylvie Loignon⁶⁵ fait l'observation suivante :

La pratique d'écrivain de Marguerite Duras la conduit vers un dénuement syntaxique et stylistique de plus en plus radicale. Elle veut réduire la phrase à sa maigreur : Duras veut en effet aller « à l'os, au plus pauvre de la phrase » [...]. Ce que Marguerite Duras invente, c'est ce que j'appellerai : l'art de la pauvreté [...] c'est-à-dire qu'elle dépouille de plus en plus, elle met de moins en moins de décor, d'ameublement, d'objets, et alors c'est tellement pauvre qu'à la fin quelque chose s'inscrit, reste, et puis ramasse, rassemble tout ce qui ne veut pas mourir⁶⁶.

La scène du bal du Casino municipal représente « le temps clef » du récit. C'est « le lieu » d'où naît l'événement (nous ne saurions trop le souligner) qui a fait basculer Lol V. Stein dans l'oubli d'elle-même et la folie. La suite du roman ne sera qu'une répétition de « cet événement capital », Lol V. Stein essayant de remonter à « ce temps » qui lui a tout ravi.

La narration du bal débute par ces mots : « L'orchestre cessa de jouer. Une danse se terminait »⁶⁷. L'emploi des temps verbaux du passé simple et de l'imparfait indiquerait « une intentionnalité pragmatique » de Jacques Hold cherchant à rétablir le récit dans « sa linéarité première fictionnelle ». De plus, en

⁶⁵ Sylvie Loignon, *Marguerite Duras*, Paris, L'Harmattan, 2003, 156 p.

⁶⁶ Ibid., p. 131.

⁶⁷ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 15.

détachant les premiers mots qui annoncent la scène du bal du corps du texte, en les isolant « typographiquement »; le narrateur, voudrait-il nous laisser entendre que la scène qu'il se prépare à décrire peut se lire tel un roman traditionnel? En effet l'alternance du passé simple et de l'imparfait – la première au cours de la narration – ne souligne-t-elle pas un ordre narratif nouveau, signalant, par là, une prise en charge de l'histoire par le narrateur? En effet, après les doutes et les hésitations qui semblent avoir ralenti la marche progressive normale du récit, Jacques Hold intervient par l'emploi de deux verbes d'action : « cessa » et « se termina » pour mettre en quelque sorte un terme à une façon hésitante de raconter, de « se présenter » l'histoire. De plus, une étrange tonalité se ferait entendre dans la musique de l'isolement des deux phrases établissant une atmosphère de récit, une sorte d'entrée réelle dans l'univers mental de Lol. Le récit, pour la première fois, par l'ordre grammatical et logique qui s'y manifeste, se fait rassurant. « Le narratif » des premiers moments, un temps ébranlé par « le poétique », reprend ses droits de dire l'histoire au passé simple. Le signal est donné. L'histoire proprement dite de Lol V. Stein peut commencer. Elle se met en mouvement avec le bal.

La scène du bal du Casino municipal peut se résumer en ces quelques mots : au cours d'un bal, Lol Stein connaît la plus grande douleur de sa vie de jeune femme quand son fiancé, Michael Richardson, l'abandonne, quitte le bal, séduit par une femme beaucoup plus âgée que lui du nom d'Anne-Marie Stretter. Une scène aussi brève (plus précisément sa mise en discours

exprimée en nombre de pages ou de lignes) semble s'étirer dans une longue plainte, accordant « au bal » une importance prépondérante. Quand nous la rapprochons de « la scène précédente » où dix-neuf ans de la vie de Lol ont été liquidés en une phrase, nous observons ce qu'il convient de nommer : « une anachronie narrative ». Cependant, les deux scènes, celle qui passe sous silence les dix-neuf ans de la vie de Lol et la scène du bal, selon nous, s'interprètent, s'harmonisent, se répondent, la prose de l'une se déversant dans la poésie de l'autre, car n'oublions pas que c'est en liquidant en une phrase les dix-neuf ans de la vie de Lol pour se rendre au cœur de la nuit du bal que la prose du narrateur, libérée de la lourdeur du temps linéaire, a su toucher au sublime, qu'elle s'est faite « prose-poésie ».

Par ailleurs, nous notons dans la scène du bal peu de détails physiques. Tout semble se passer dans le regard du narrateur et dans celui des personnages. Nous avons relevé quelques exemples illustrant cette importance du regard : « La femme [...] s'était attardée [...] à regarder l'assistance » (p.15), « Elle s'était retournée [...] vers la jeune fille »(p.15), « Il avait regardé les nouvelles venues »(p.15), « Lol avait regardé [...] cette grâce abandonnée (p.15), « Avait-elle regardé Michael Richardson en passant? L'avait-elle balayé de ce non-regard »(p.16), « Le regard chez elle logeait dans toute la surface des yeux » (p.16), « Il avait bien regardé [...] la femme ... »(p.17), « Lol le regardait, le regardait changer »(p.17), « Lol les avait regardés ... »(p.19), « Alors, elles virent : la femme entrouvrit les lèvres ... »(p. 20), « Elle, plus

petite, ne regardait que ... »(p. 20), « La première fois, lorsqu'ils s'étaient regardés »(p. 20), « Ils s'étaient contemplés ... »(p. 21), « Lol les suivit des yeux. Quand elle ne les vit plus, elle tomba par terre, évanouie » (p. 22).

Jacques Hold nous décrit, ici, un monde tourné vers l'intérieur. C'est par le truchement du « regard » qu'il semble nous convier « au cinéma de Lol. V. Stein ». Un tel foisonnement du regard, n'évoque-t-il pas « l'œil de la caméra cinématographique » propre à balayer la scène du bal d'un bout à l'autre? Toutefois, le regard durassien est un regard sélectif. Il n'a nullement besoin de s'attarder sur des descriptions externes qui viendraient freiner la marche du récit. Le narrateur ne fait que les suggérer tant la réalité de la crise que vit Lol perce, pour ainsi dire, « l'écran » de l'imprimé. N'est-elle pas due, la crise de Lol, au fait qu'Anne-Marie Stretter a su soustraire à « son regard » son fiancé, Michael Richardson? Comment, donc, avec des mots la faire voir (comme au cinéma), Lol prostrée, Lol ravie? Le cinéma de Lol V Stein dont parle le narrateur ne relève pas, nous le savons fort bien, du registre de l'audiovisuel, mais bien de l'écrit. Si l'écrit est fait de signes qui montrent, qui font voir, ils le font d'une manière spécifique qu'on peut appeler « dénotation » ou « référence ». Notons que si l'œil de la caméra voit, saisit, capte sur le vif, l'écrivain, lui, trace. Il trace sur la page le parcours de Lol, l'image(ine), la perçoit, la donne à voir, à regarder. Mais l'image regardée est transformée par le regard du narrateur, son style particulier. Sylvie Loignon, dans son ouvrage

Le Regard dans l'œuvre de Marguerite Duras : circulez, y'a rien à voir,⁶⁸ écrit : « Le rêve de l'écrivain d'avant l'image s'est longtemps confondu avec une confrontation au regard [...] : C'est souvent l'image qui est devenue l'étalon à l'aune duquel se mesure la perfection esthétique de l'écrit »⁶⁹.

Le Ravissement de Lol V. Stein est un de ces textes dont la perfection esthétique passe inéluctablement par le regard. Le regard, selon Sylvie Loignon, « serait ce que l'écriture approche sans jamais le cerner. Le regard serait ce qui troue le texte, un manque qui ne peut s'écrire, qui suspend les mots en deçà de la page »⁷⁰. La critique littéraire aurait beau s'évertuer à cerner « la technique » de la prose du *Ravissement*, nous affirmons qu'elle n'est nulle part. Ou plutôt, elle est « dans un ailleurs », portée par cette espèce de « non-écriture », de ce « non-regard » d' Anne Marie Stretter. Le narrateur en fait lui-même le rapprochement avec l'histoire qu'il est en train de nous raconter. Il écrit : « Avait-elle regardé Michael Richardson en passant? L'avait-elle balayé de ce non-regard qu'elle promenait sur le bal? C'était impossible de le savoir, c'est impossible de savoir quand par conséquent, commence mon histoire de Lol V. Stein »⁷¹.

Nous sommes, à n'en pas douter, en présence d'une prose romanesque qui se cherche, qui s'invente au fil de l'écriture. Nous sommes en présence

⁶⁸ Sylvie Loignon, *Le Regard de l'œuvre de Marguerite Duras : circulez, y'a rien à voir*, Paris, L'Harmattan, 2001, 352 p.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 9.

⁷¹ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 16.

d'une histoire qui n'en est pas une dans la mesure où le narrateur ne la connaît pas vraiment, qu'il doit presque tout inventer. Il affirme péremptoirement : « Je ne suis convaincu de rien »⁷². S'il n'est convaincu de rien, s'il ne croit plus à rien, le narrateur possède toutefois, la faculté de « regarder » au sens « de fixer l'écrit dans le vide du regard ». Il s'agit là d'une faculté que lui confère sa propre vision de l'univers d'où découle la spécificité de son style. C'est en ce sens, estimons-nous, que Sylvie Loignon cite Proust :

Le style n'est nullement un enjolivement comme croient certaines personnes, ce n'est même pas une question de technique, c'est comme la couleur chez les peintres – une qualité de la vision, la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit, et que ne voient pas les autres.⁷³

En ce sens, pourrions-nous dire que, dans son écriture en général, Marguerite Duras accepterait de « se regarder » écrire. Se tenant au seuil du *Ravissement*, bien qu'elle ne distingue pas tout à fait encore la figure inconsolable de Lol, elle l'entend gémir au fond d'elle. Est-ce là une plainte qu'elle a déjà entendue? Elle n'en sait rien. Elle se tient face à elle comme devant un livre éventuel. Elle la regarde. Lol baisse les yeux. Des yeux qui se referment sur un secret : le passé de Lol. Lol est-elle vraiment folle, ou se joue-t-elle de nous? Marguerite Duras qui, comme nous, la cherche et ne la trouve pas, ne saurait le savoir. Comme nous, « avec nos yeux de lecteur » elle regarde « le cinéma » de Lol V. Stein. Comme nous, elle observe Lol de

⁷² Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 14.

⁷³ Sylvie Loignon, *Le Regard dans l'œuvre de Marguerite Duras*, op. cit., p. 9.

l'extérieur. Elle ne sait rien, ou presque rien de ce qui la motive vraiment. Elle ne sait pas encore ce qui peut la faire bouger de son sommeil de mort. Marguerite Duras ne semble pas avoir accès au moi intérieur de Lol ni même à celui de Jacques Hold, ce personnage-narrateur de « l'autre sexe ». Elle ne tarde pas à se rendre compte que le narrateur, qui lui dicte – de son point de vue d'homme – ces mots terribles qu'elle doit écrire, fait face au même vide qu'elle, car l'écriture romanesque, au lieu de se faire rassurante, linéaire, ordonnée, bref, « normale », se brise, se dénude, se fragmente, hésite entre le dit et le non-dit, entre les mots pleins qui embellissent l'histoire, veulent en faire un roman au sens balzacien du terme, et les ellipses qui nous « la ravissent », la même histoire, nous font prendre conscience d'un vide que rien ne saurait combler, d'un vide immense qui troue *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Sylvie Loignon a fait l'observation suivante :

Faire son trou, tel serait l'enjeu de l'écrit : trouer le texte pour rejoindre la folie et le regard pur qu'elle implique. Le lieu de l'écriture serait donc ce trou, d'où on est regardé par [...] et d'où on la contemple : se trouver dans un trou, au fond d'un trou dans une solitude quasi totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera. Être sans sujet aucun de livre, dans aucune idée de livre c'est se trouver, se retrouver devant un livre. Une immensité vide [...] devant rien. Devant comme une écriture vivante et nue, comme terrible, terrible à surmonter.⁷⁴

C'est, précisément, le regard qui, au cœur de la prose durassienne, creuse des trous, car le regard, qui est de l'ordre du visible, ne serait pas

⁷⁴ Sylvie Loignon, *Le Regard dans l'œuvre de Marguerite Duras*, op. cit., p. 316.

dicible. Parlant d'Anne Marie Stretter, le narrateur écrit : « Le regard, chez elle – de près on comprenait que ce défaut venait d'une décoloration presque pénible de la pupille – logeait dans toute la surface des yeux, il était difficile à capter ».⁷⁵ Jacques Hold se démarque, par là, du narrateur omniscient des romans traditionnels qui s'infiltré, à sa guise, dans les cœurs. Le regard, dont il nous parle, « était difficile à capter ». À ces mots laconiques du narrateur, ne voyons-nous pas le lecteur qui se plie le front et les paupières s'efforçant de capter ce défaut du regard « si difficile à capter » par le narrateur? S'établit, alors, un vide, qui a toutes les qualités d'une présence, autour du vide descriptif du regard d'Anne-Marie Stretter. Sylvie Loignon tente l'explication suivante :

Pure émergence du dehors, le regard prend possession de nous (nous voyons, mais nous sommes regardés) comme de sa présence, il devrait prendre possession du langage [...] Voir ou dire, telle serait l'alternative, le visible ne serait pas dicible, épuiserait le dire. C'est ce laconisme provoqué par le regard qui semble traverser les textes durassiens, les trouser.⁷⁶

Si le regard revêt une importance de premier plan dans l'œuvre de Marguerite Duras, c'est qu'il est envahi par la passion. Il s'agit d'un regard traversé de part en part par le désir passionnel. Les personnages durassiens s'avancent les yeux troués, aveuglés par la trop forte lumière « du visible ». Pour que M. Duras parvienne à les capter, elle doit se réfugier dans « ce regard d'en deçà de la page », l'invisible. Elle doit, en quelque sorte, s'abolir dans

⁷⁵ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit. p. 16.

⁷⁶ Sylvie Loignon, *Le Regard dans l'œuvre de Marguerite Duras*, op. cit., p. 14.

l'écrit de l'histoire, se réfugie avec Lol derrière « les plantes vertes de l'imaginaire » où elle voit, alors, double, où l'écriture ne fait pas que raconter une histoire, mais inscrit sa propre histoire sous la forme d'une mise en scène formelle au cœur même du romanesque, comme S. Loignon le décrit une fois de plus :

L'invisible ou le non-visible semble déterminer l'écriture, en particulier quand elle se fait écriture de soi. L'envahissement par la passion [...] entraîne l'écrit vers des jeux de miroir et les dédoublements, l'inscrit dans une structure spéculaire miroitante. [*Le Ravissement de Lol V. Stein*] semble convier le lecteur à fermer les yeux, semble le renvoyer à un exil du regard, où le texte interroge l'irreprésentable, [...] et où il est à son tour et en retour interrogé par lui, troué par ce trou du visible⁷⁷.

La scène du bal est surtout et avant tout l'histoire du ravissement de Lol V Stein. Mais quand nous regardons de plus près, nous remarquons qu'un autre personnage est tout aussi ravi. Il s'agit de Michael Richardson qui « avait pâli », et était « devenu différent »

Le mot ravissement » peut dénommer les « deux coups de foudre » réciproques. Michael Richardson, silencieux, sourd et aveugle, il est entré dans un « ravissement » de la passion soudaine [...]. Étrangement, *Le Ravissement de Lol V. Stein* prend la forme de saisissement extrême [...] mais le « ravissement de Lol » désigne aussi l'arrachement, l'enlèvement dont elle est la victime. La voici, en effet, dépouillée de ce fiancé qu'elle aimait⁷⁸.

⁷⁷ Ibid., p. 16.

⁷⁸ Madeleine Borgpmano, op. cit., p.37.

Ainsi, donc, comme le montre Madeleine Borgomano, le ravissement, par son sens double, son sens pluriel, ses multiples facettes sémantiques se déployant tel un prisme dans le regard en miroir du narrateur et des personnages, serait lui-même ravi en tant que mot du langage ordinaire, mot prosaïque par « la poésie plurielle » qu'il secrète et distille au cœur même de la fiction.

La scène du bal semble « nager » en pleine poésie. Pourtant, force nous est d'observer que le narrateur n'a pas dévié, tout au long de sa description, du passé simple. Yves Reuter écrit :

Un des [...] intérêts du passé simple est de décrire nettement les actions dans une chaîne cause-conséquence, ce qui permet d'organiser le sens global des événements en cours. Le passé simple, sans rapport direct avec le moment de l'énonciation situe les événements les uns par rapport aux autres.⁷⁹

En ce sens, le narrateur entend donner à son récit « une allure romanesque ». Pour preuve, nous ne discernons dans le texte aucune figure de rhétorique (des images dites poétiques). Les métaphores sont pratiquement inexistantes. Le style du narrateur est dépouillé, presque familier, tels ces mots : « La femme était seule, un peu à l'écart du buffet, sa fille avait rejoint un groupe de connaissance vers la porte du bal »⁸⁰. Mais d'où vient qu'une prose banale

⁷⁹ Yves Reuter, op. cit. p.85.

⁸⁰ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit. p. 14.

même, selon nous, à certains endroits, nous touche tant? Dans ses *Essais sur le roman* Michel Butor nous éclaire :

Ce sont les mots de tous les jours auxquels le poète va rendre leur sens, donner un sens nouveau, grâce aux « contextes » dans lesquels il les saisit de façon si décisive. [...] si nous sommes capables de relier [les phrases] les unes aux autres à l'intérieur de formes fortes, ces phrases, si banales à première vue, vont se révéler comme ayant une signification que [...] nous n'avions pas su entendre.⁸¹

« Ce n'est pas seulement par passages que le roman peut et doit être poétique, c'est dans sa totalité »⁸² ajoute le célèbre essayiste. Ainsi donc, dans une telle perspective, ce n'est pas tant dans les descriptions de la scène du bal – pratiquement inexistantes – que dans l'absence de toute description physique qu'il faut situer les rapports à la fois externes et internes qu'entretiennent la prose et la poésie au sein de l'écriture de Duras. C'est au cœur de ce « vide descriptif », estimons-nous, que nous devons nous positionner, si nous tenons à comprendre que la poésie durasienne n'est pas une poésie de la forme et des images, qu'elle habite intimement la prose narrative, qu'elle s'y reflète. M. Borgomano, dans son texte *Une écriture* « de nature indéfinie », abonde dans ce sens : « Chez Duras, la poésie « fait corps » avec l'écriture romanesque, ne s'y ajoute pas, ne s'en sépare pas. Le mot « écrire » finit par rester seul, titre provocant, opérateur de condensation »⁸³.

⁸¹ Michel Butor, op. cit., p. 43.

⁸² Ibid., p. 41.

⁸³ Marguerite Duras, *La Tentation du poétique*, op. cit., p. 27.

L'écriture romanesque « chargée » de décrire la scène du bal serait, à l'instar même du personnage qu'elle veut nous faire voir, « frappée d'immobilité ». Le temps chronologique, linéaire du passé simple semble s'arrêter dans un présent éternel, une sorte de présent-passé, immobile dans l'acte même d'une énonciation d'un passé qui « sous nos yeux éblouis » par la métamorphose, se fait présent comme dans l'exemple suivant : « Lol cria pour la première fois. Alors des mains, de nouveau, furent autour de ses épaules. Elle ne les reconnut certainement pas. Elle évita que son visage soit touché par quiconque »⁸⁴. Ne distinguons-nous pas dans « ces formes verbales » du passé simple une plus forte présence de la douleur de Lol que si sa douleur était décrite au présent de l'indicatif qui est, par contre, considéré comme le temps même de l'énonciation? C'est que, selon toutes les apparences, Jacques Hold, voulant écrire une histoire ordonnée, structurée, serait comme pris au piège, coincé à l'intérieur d'une structure narrative linéaire et rigide. Évoquant Michael Richardson et Lol, le narrateur écrit : « Ils s'étaient silencieusement contemplés, longuement, ne sachant que faire, comment sortir de la nuit »⁸⁵. Mais le narrateur a pris soin de nous aviser, parlant de Michael Richardson, il écrit : « Il était devenu différent. Tout le monde pouvait le voir [...] Lol le regardait, le regardait changer ».⁸⁶ Faut-il voir dans « cette tension » qui traverse les deux personnages qui forment le nœud même de la narration une mise en abyme de la tension qui traverse les deux temps de la prose romanesque : le passé simple et le présent de l'indicatif? En effet, racontée « sur le mode narratif » au

⁸⁴ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 21.

⁸⁵ Ibid., p. 21.

⁸⁶ Ibid., p. 16.

plus-que-parfait, à l'imparfait et au passé simple, la scène du bal, figée dans le présent éternel de la douleur de Lol, poursuit « péniblement » son parcours romanesque. C'est que le présent qu'emploie Marguerite Duras a toutes les apparences de l'aspect. Il ne relèverait pas de l'actuel. La tension, qui traverse les axes temporels, symbolise le chavirement d'une conscience où le plus-que-parfait ne renverrait à aucun repère intérieur, mais maintiendrait les événements dans l'intemporalité qui caractérise Lol.

Si l'espace de la scène du bal engouffre le temps dans une intemporalité, comment penser raconter l'après-bal?

Jacques Hold écrit : « Lol, raconte Madame Stein, fut ramenée à S. Tahla, et elle resta dans sa chambre, sans en sortir du tout, pendant quelques semaines [...]. Son histoire devint publique ainsi que celle de Michael Richardson »⁸⁷. Le récit de Jacques Hold, « détourné » pour ainsi dire de « son parcours normal » c'est-à-dire traditionnel – le temps fou de la nuit du bal –, revient à la « raison ». Il va se poursuivre, au cours d'une vingtaine de pages, linéaire, chronologique. Nous observons dans une telle linéarité une intentionnalité du narrateur « d'accorder » l'état maladif mais raisonnable de Lol à l'état du discours devenu ordonné qu'exprime le narrateur par l'emploi de la forme passive : « Lol fut ramenée à S. Tahla », « elle était comme un désert [...] son calme fut jugé de bon augure »⁸⁸. Le récit se déroule, dès lors, comme si

⁸⁷ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p.23.

⁸⁸ Ibid., p. 24.

« la poésie de la nuit du bal » s'était évanouie avec Lol. Cependant, l'écriture de Duras, s'étouffant dans le gouffre d'une prose policée, effacée, ordonnée, s'empresse de mettre un terme « à ce temps mort » en mordant dans le temps de la narration. Après avoir écrit qu'« un ordre rigoureux régnait dans la maison de Lol à U. Bridge [...] dans l'espace et dans le temps », le narrateur coupe court à la linéarité de l'histoire en écrivant de la manière la plus laconique possible. « Dix ans de mariage passèrent »;⁸⁹ et, pour marquer de manière concrète le passage du temps linéaire du récit à « un autre temps », le narrateur déplace dans l'espace-temps du récit Lol « devenue raisonnable », mariée à un certain Jean Bedford. Le narrateur écrit : « [Le couple] laisse U. Bridge où ils avaient vécu pendant dix ans pour retourner à S. Tahla ».⁹⁰ Le narrateur observe qu'une fois installée à S. Tahla, Lol eut « du temps libre ». Faut-il y voir une métaphore du temps du récit qui durant « tant de pages » a cherché à s'évader, « pris » dans les filets d'une écriture, à l'instar de Lol, devenue « l'ombre d'elle-même »? Pour échapper à la monotonie, à l'ennui, le narrateur serait prêt à « aplanir le terrain, le défoncer, ouvrir des tombeaux où Lol fait la morte ».⁹¹ Jacques veut aller à l'essentiel; voilà pourquoi il tient à réduire le temps de l'aventure de Lol. Dès lors, le récit se met à bouger, avec Lol : « Lol bougea, elle se retourna dans son sommeil, Lol sortit dans les rues, elle apprit à marcher au hasard »⁹². Et s'enflamme le récit, qui comme le bal, reprend vie : « Le bal reprend un peu de vie, frémit, s'accroche à Lol, elle le réchauffe, le

⁸⁹ Ibid., p. 38.

⁹⁰ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 39.

⁹¹ Ibid., p. 41.

⁹² Ibid., p. 25.

protège, le nourrit, il grandit, sort de ses plis, l'étire, un jour il est prêt »⁹³ Le récit aussi, car il laisse sa « linéarité moribonde », son enfermement prosaïque, « se dépouille » du passé simple et de l'imparfait et s'éclate dans « un présent » qui le noue au temps du bal, le seul qui compte, le temps « de l'énonciation » de la douleur de Lol. Revenu au présent de la narration, le narrateur semble s'approcher plus près du cœur de Lol. En fait, pour la première fois, au cours du récit, il tente une explication personnelle de ce que Tatiana appelle la folie de Lol. Il écrit :

Je connais Lol V. Stein de la seule façon que je puisse, d'amour. C'est en raison de cette connaissance que je suis arrivé à croire ceci : dans les multiples aspects du bal de T. Beach, c'est la fin qui retient Lol. C'est l'instant précis de sa fin, quand l'aurore arrive avec une brutale ironie et la sépare du couple que formaient Michael Richardson et Anne-Marie Stretter, pour toujours, toujours, toujours. Lol progresse chaque jour dans la reconstitution de cet instant.⁹⁴

À cet instant précis de la narration, le récit bascule hors du temps chronologique. Bien que le narrateur ne cherche pas à dissimuler les signes de sa présence – c'est bien sa voix que nous entendons – l'histoire paraît se raconter elle-même, sans médiation, sans narrateur apparent sur le mode bien connu de la mimésis. Yves Reuter souligne que dans un tel cas « on est dans le règne du montrer qui renvoie sans doute plus au théâtre, au drame, à certains romans [...] monologués, l'histoire est narrée, médiée par du langage [...] on

⁹³ Ibid. p. 51.

⁹⁴ Ibid., p. 52.

construit l'impression d'une présence immédiate »⁹⁵. La narration n'est pas à la recherche d'ornements poétiques. Elle « est » poésie, objet parmi les objets, elle observe : « Ses cheveux avaient la même odeur que sa main, d'objet inutilisé »⁹⁶. Le narrateur nous introduit dans sa perception de Lol. Et nous, nous l'entendons; nous entendons gémir Lol; mais sa tristesse n'est pas narrativisée. Elle est coulée dans des mots, « ces mots choses » qui se déposent sur nous comme sur « la main de Lol, d'objet inutilisé ». Un miracle, alors, se produit. Notre perception de Lol change. Nous regardons par la fenêtre. Elle est là qui nous regarde. Nous retournons au roman. Elle est toujours là, omniprésente dans son absence, « poétique » dans sa « prosaïcité » même. Elle n'a besoin d'aucune parure. Elle se nomme Lol V. Stein. Et Tatiana la croit folle. Mais peu importe. Le temps de l'histoire nous interpelle. Nous devons accompagner Lol jusqu'au bout du chemin. Nous avons passé, avec elle, à travers le fameux « champ de seigle ». Elle est là, elle épie un couple. Elle essaye de remonter le chemin qui mène au bal du Casino municipal. Elle n'y parvient pas; car Lol n'est plus la même depuis la nuit du bal. La prose de Duras a changé, mais c'est pour être à même d'exprimer le vide qui loge, depuis la nuit du bal, dans le cœur de Lol V. Stein, et dans celui du lecteur.

La prose et la poésie dans *Le Ravissement de Lol V. Stein* ne forment qu'une seule et même entité. Elles se rejoignent, au fil de la narration, pour

⁹⁵ Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du roman*, op. cit., p.59.

⁹⁶ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p.55.

nous faire entendre « une plaintive modulation ». Pour parvenir à sonder la profonde douleur de Lol, Jacques Hold a dû faire un choix, engageant par là le récit dans un « ailleurs », hors du temps linéaire de la tradition romanesque. À cet égard, le début du récit témoigne d'une prise en charge du discours fictif par le narrateur qui se présente à nous à visage découvert. L'histoire qu'il nous raconte est une invention. Donc, elle ne peut être que subjective. Toutefois, le narrateur s'éloignera d'un lyrisme « trop facile » qui, au lieu de « servir » l'histoire, ne peut que ralentir sa marche; mais toujours fidèle à sa « conception plurielle » du récit, il tente, malgré tout, d'ordonner celui-ci autour d'une thématique centrale : la folie de Lol V. Stein telle qu'elle est perçue par Jacques Hold. Descendant peu à peu dans le gouffre de la « profonde absence » de Lol, le narrateur, s'identifiant à la douleur du personnage, permettra l'émergence d'une forme nouvelle d'écriture : une de l'absence. Dès lors, la prose du narrateur, dont la fonction est essentiellement narrative, cessera de « raconter » Lol; elle la « montrera », telle qu'elle est, absente, inconsolable; elle « mimera » ses tribulations; elle sera prose, oui, mais prose-poésie; elle demandera à la poésie l'unique élément dont elle a besoin pour dire, au cœur même de sa propre structure narrative, ce qu'elle ne saurait dire en dehors d'elle. La prose durasienne demandera à la poésie qu'elle lui apprenne à « écouter » le silence, le vide des mots, leur absence. Alors et alors seulement, estimons-nous, peuvent se réaliser ces paroles prophétiques de Michel Butor qui, en 1960, quatre ans avant la parution du *Ravissement de Lol V Stein*, affirme : « La poésie romanesque est, donc, ce par l'intermédiaire de quoi la réalité dans son

ensemble peut prendre conscience d'elle-même pour se critiquer et se transformer ».⁹⁷

⁹⁷ Michel Butor, *op. cit.*, p. 93.

BIBLIOGRAPHIE

1 - Corpus primaire :

DURAS, Marguerite, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, 190 p.

2 - Corpus secondaire : (autres ouvrages de Marguerite Duras)

Des journées entières dans les arbres, Paris, Gallimard, [1954] 1982, 227 p.

La Vie tranquille, Paris, Gallimard, 1944, 219 p.

Écrire, Paris, Gallimard, 1993, 146 p.

La Douleur, Paris, P.O.L. éditeur, 1985, 207 p.

Moderato Cantabile suivi de « *Moderato Cantabile* » et *la Presse française*, Paris, Les Éditions de Minuit, 117 p.

3 - Ouvrages critiques généraux sur Marguerite Duras :

ALAZET, Bernard, «Le Navire Night» de *Marguerite Duras. Écrire l'effacement*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, 183 p.

ALAZET, Bernard, Christiane Blot-labarrère et Robert Harvey (dir.), *Marguerite Duras. La Tentation du poétique*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, 259 p.

BORGOMANO, Madeleine, *Madeleine Borgomano commente « Le Ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras*, Gallimard, Paris, 1997, 204 p.

BUTOR, Michel, *Essais sur le Roman*, Paris, Gallimard, 1992, 184 p.

CARRUGGI, Noëlle, *Marguerite Duras : une expérience intérieure. «Le gommage de l'être en faveur du tout »*, New York, P. Lang, 1995, 160 p.

COUSSEAU, Anne, *Poétique de l'enfance chez Marguerite Duras*, Genève, DROZ, 1999, 462 p.

FERRIÈRES-Pestureau, Suzanne, *Une étude psychanalytique de la figure du ravisement dans l'œuvre de Marguerite Duras. Naissance d'une œuvre, origine d'un style*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, 167 p.

GUNTHER, Renate, *Duras, «Le Ravisement de Lol V. Stein» and «L'amant»*, London, Grant & Cutler, 1993, 87 p.

LEBELLEY, Frédérique, *Duras ou le poids d'une plume*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1994, 350 p.

LOIGNON, Sylvie, *Le Regard dans l'œuvre de Marguerite Duras : circulez, y'a rien à voir*, Paris, l'Harmattan, 2001, 352 p.

LOIGNON, Sylvie, *Marguerite Duras*, Paris, l'Harmattan, 2003, 156 p.

RODGERS, Catherine et Raynalle Udris (dir.), *Marguerite Duras, Lectures Plurielles*, Amsterdam, Atlanta, Ga, Rodopi, 1998, 205 p.

4 - **Ouvrages théoriques : prose/poésie**

BILEN, M., *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1971, 314 p.

BONNET, Henri, *Roman et poésie : essai sur l'esthétique des genres, la littérature d'avant-garde et Marcel Proust*, Paris, A.G Nizet, [1951] 1980, 294 p.

BUTOR, Michel, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 184 p.

COMBE, Dominique, *Poésie et récit : une rhétorique des genres*, Paris, J. Corti, 1989, 201 p.

GLEIZE, Jean-Marie, *À Noir : poésie et littéralité : essai*, Paris, Seuil, 1992, 229 p.

HAMBURGER, Käte, *Logique des genres littéraires*, [traduit de l'allemand par Pierre Cadiot], Paris, Éditions du Seuil, 1986, 312 p.

RAYMOND, Jean, *Pratique de la littérature : roman/poésie*, Paris, Seuil, 1978, 299 p.

REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Bordas, 1991, 165 p.

STALLONI, Yves, *Les Genres littéraires*, Paris, Nathan, 2000, 127 p.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 252 p.